CINQ LETTRES

SUR

ERNEST RENAN

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE HACHETTE

Études critiques sur l'histoire de la littérature française . . . . . 7 vol.
L'Évolution des genres dans l'histoire de la littérature. T. I. . . . . 1 vol.
L'Évolution de la poésie lyrique en France au dix-neuvième siècle . . . . . 2 vol.
Les Époques du théâtre français . . . . . 1 vol.

LIBRAIRIE CALMANN-LÉVY

Le Roman naturaliste . . . . . 1 vol.
Histoire et Littérature . . . . . 3 vol.
Questions et nouvelles Questions de critique . . . . 2 vol.
Essais et nouveaux Essais de littérature contemporaine . . . . . 2 vol.

LIBRAIRIE DELAGRAVE

Manuel de l'histoire de la littérature française . . 1 vol.

LIBRAIRIE FIRMIN-DIDOT

Science et Religion . . . . . broch.
La Moralité de la doctrine évolutive . . . . . broch.
Éducation et Instruction . . . . . broch.

LIBRAIRIE PERRIN

Discours de Combat, première série. — La renaissance de l'idéalisme. — L'art et la morale. — L'idée de patrie. — Les ennemis de l'âme française. — La nation et l'armée. — Le génie latin. — Le besoin de croire. 9e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50
Discours de Combat, nouvelle série. — Les raisons actuelles de croire. — L'idée de solidarité. — L'action catholique. — L'œuvre de Calvin. — Les motifs d'espérer. — L'œuvre critique de Taine. — Le progrès religieux. 6e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50.
Discours académiques (15 février 1894-1er juillet 1900) 2e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Pour paraître prochainement

Sur les chemins de la croyance. — Première étape : *L'utilisation du Positivisme* . . . . . 1 vol.

FERDINAND BRUNETIÈRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

CINQ LETTRES

SUR

ERNEST RENAN

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

27/7/06
70943

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1904

Tous droits réservés

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2386
R39B8

CINQ LETTRES

SUR

ERNEST RENAN[1]

PREMIÈRE LETTRE

Dinard, 6 septembre 1903.

MONSIEUR,

A l'occasion des fêtes qui se préparent au pays de Tréguier, pour l'inauguration de la statue de Renan, vous prévoyez, sans avoir besoin pour cela d'être prophète, qu'il s'échangera quelques

1. J'étais à Dinard, où j'avais formé le rêve paresseux, et bien inutile, de me reposer, quand le directeur d'un grand journal de la région, *l'Ouest-Éclair*, me fit demander, par l'intermédiaire d'un ami qu'on me dispensera de nommer, si je ne m'expliquerais pas volontiers, en quatre ou cinq articles, à l'occasion des fêtes de Tréguier, sur l'œuvre et le personnage d'Ernest Renan. J'hésitai d'abord un peu, pour des raisons que l'on verra dans la première de ces *Lettres*, mais finalement, pour d'autres raisons, qui me parurent plus fortes, j'acceptai la proposition. Il y a des invitations auxquelles il n'est pas facile de se dérober, sans se faire soupçonner de plus de prudence que de lassitude ; et puis, *l'Œuvre d'Ernest Renan*, n'est-ce pas un de ces sujets sur lesquels on ne saurait nous pardonner, à

sottises ; et, en effet, nous en avons pu déjà voir un échantillon dans l'appel que le contre-amiral Réveillère, — l'inventeur de l'*autarchisme*, — et les citoyens Théodule Ribot, « de l'Institut », Paul Guieysse, ancien ministre, et Armand Dayot, viennent d'adresser aux « Bleus de Bretagne [1] ».

nous tous qui faisons profession d'histoire ou de critique, de n'être pas toujours prêts ? Telle est l'origine de ces *Lettres*.

Je les publie telles que les a données *l'Ouest-Éclair*, et je n'y fais que de rares et insignifiantes corrections de style. Si je voulais leur enlever de leur air d'improvisation, je n'y réussirais sans doute pas ; et, vraiment, à quoi cela servirait-il ? Mais, puisque je faisais tant que de les réimprimer, je ne me suis pas refusé le plaisir d'y ajouter quelques notes, où l'on trouvera quelques citations de Renan, ce qui ne sera pour déplaire à personne ; des indications, qui précisent ou qui développent quelques assertions trop vagues ou trop laconiques du texte ; et, chemin faisant, deux mots de réponse à quelques-unes des objections que l'on m'a fait l'honneur de m'opposer.

1. Les « Bleus de Bretagne » n'étaient guère connus, hors de Bretagne, que pour avoir bruyamment inauguré, l'année dernière, une statue de Lazare Hoche, à Quiberon, c'est-à-dire « dans le seul lieu de France où on ne dût pas la lui élever ». Ainsi le pensais-je, et je l'avais dit. Mais, à mon grand étonnement, quelques journalistes parisiens n'ont pas été de mon avis, et l'un d'eux a bien voulu m'apprendre que les « victimes de Quiberon » n'étant que des émigrés, c'était le moins qu'on les eût passées par les armes. Sait-il seulement dans quelles conditions ? En tout cas, chacun a sa manière de voir. La mienne, c'est que le droit de la guerre s'arrête à l'ennemi désarmé ; que des soldats ne sont pas des bourreaux ; qu'un général en chef se déshonore quand il en fait l'office ; — et si c'est bien ce que Hoche a fait à Quiberon, je laisse au lecteur le soin de conclure.

J'ajoute que parmi les six cent quatre-vingt-une victimes qui ensanglantèrent la lande lugubre que la piété populaire du pays d'Auray a baptisée du nom de « Champ des Martyrs », « il y avait des vieillards hors d'âge, des domestiques qui n'avaient fait que suivre leurs maîtres, des prêtres, des journaliers, des

On y lit, entre autres gentillesses, que, « pour augmenter l'éclat de ces fêtes mémorables, *et pour en préciser davantage la haute signification*, M. le Président du Conseil des Ministres se rendra lui-même à Tréguier » ; et, sans compter que l'on ne conçoit pas bien qu'il pût *s'y rendre* autrement que *lui-même*, vous vous êtes demandé, comme moi, ce qu'il y viendrait faire. Est-ce que ce sont par hasard les paroles de M. Combes qui ajouteront quelque chose à la « gloire » d'Ernest Renan ? Passe encore pour celles d'un Anatole France et d'un Marcelin Berthelot ! Ou bien, si l'opinion publique était peut-être incertaine, et ne savait ce qu'elle doit penser de Renan, est-ce que c'est M. Combes qui la fixerait ? Et quel « éclat » enfin la présence de M. Combes apportera-t-elle à ces « fêtes mémorables », si ce n'est celui que nous lui prêterons, nous qui payons les déplacements,

cultivateurs et jusqu'à des enfants de moins de seize ans dont le seul tort était d'avoir écouté la voix de la nature ou les ordres de leurs pères ». (A. Duruy.)

Si sa conduite en cette circonstance tragique fait donc sur la mémoire de Hoche une tache ineffaçable, on a raison de penser que ce n'était pas à Quiberon qu'il convenait de lui élever une statue ; que les « Bleus de Bretagne » le savaient fort bien ; et que cependant, si c'est pour ce motif même qu'ils ont voulu qu'elle s'élevât là, il est bon qu'on le sache.

les voitures, les lampions, les autorités, et généralement l'appareil antidémocratique, monarchique, et prétorien, dont nos ministres s'entourent pour se manifester aux populations [1]?

Je lis encore dans cet *Appel* : « Libre à nos adversaires d'élever des statues à leurs saints, et d'ériger des calvaires aux carrefours de nos routes !... » et ceci n'est qu'une phrase. Non, gens de Bretagne, gardez-vous de les en croire ! Il ne vous est « libre », ni « d'ériger des calvaires » ni « d'élever des statues à vos saints » ; et, pour voir, tentez-en donc l'aventure ! Nous nous demandions ce que viendrait faire à Tréguier M. Combes ? Il y viendra mettre toute la force du gouvernement du côté des « Bleus de Bretagne », et témoigner publiquement que ce qui leur est permis, vous est interdit à vous, Bretons, pourtant Français, et citoyens comme eux. A Tréguier, comme ailleurs, seuls les « Bleus de Bretagne » ont le droit d'encombrer la place ou la voie publique.

1. On sait que la pluie a un peu contrarié les « autorités » et les « lampions » ; mais le déploiement des forces militaires a été plus considérable qu'on ne s'y attendait, et un général commandant de corps d'armée, *lui-même*, a voulu veiller ce jour-là sur la personne de M. le Président du Conseil.

Mais la dernière phrase de l'*Appel* est sans doute la plus éloquente : « Cette fête, nous la voulons glorieuse, *nous la souhaitons pacifique*. » Et nous, qui la souhaitons, et même qui « l'espérons » telle, nous nous sommes demandé comment elle pourrait ne pas l'être ; et pourquoi nos « adversaires » ont éprouvé le besoin de « souhaiter » expressément qu'elle le fût ? Eh quoi ! la chose n'allait donc pas sans dire ? Il m'est arrivé quelquefois d'inaugurer des statues. Je n'ai jamais éprouvé le besoin, ni moi, ni ceux qui les inauguraient avec moi, de « souhaiter » que la cérémonie fût « pacifique ». Il nous eût semblé qu'un tel souhait fût une « provocation ». Est-ce peut-être là ce que les « Bleus de Bretagne » ont voulu faire, tout en ne le disant pas ? et ne se servir du nom de Renan que comme d'un prétexte à soulever les passions, en protestant de l'innocence de leurs intentions ? Ils nous insultent ; et même, ils n'ont organisé ces fêtes de Tréguier que pour nous insulter. Si nous ne sentions pas l'insulte, ils en seraient fâchés ! Mais, l'ayant sentie, si nous y répondions, c'est nous qui troublerions « la paix publique » ; et, d'une cérémonie qu'ils

souhaitaient « pacifique », c'est nous qui en aurions fait une occasion de désordre. On ne saurait, sans doute, plus ingénument trahir son dessein, — le fanatisme n'ayant rien d'incompatible avec la sottise, — et si quelque part, en France ou à l'étranger, quelques souscripteurs avaient pu se méprendre à la « haute signification » des fêtes de Tréguier, les voilà maintenant avertis ! A la place des « Bleus de Bretagne », j'aurais voulu montrer plus de franchise.

*
* *

Cependant, et tandis qu'à l'abri de Renan, « le grand penseur breton », les « Bleus de Bretagne » témoignaient ainsi de la solidité de leur fanatisme, et, si je l'ose dire, de l'induration de leurs haines, il vous a paru, Monsieur, qu'il nous appartenait, à nous, ses adversaires, de faire quelque chose pour l'auteur de la *Vie de Jésus*. Vous avez cru que, tandis qu'à Tréguier, dimanche prochain, ils en charbonneraient la caricature, on pouvait se proposer d'en tracer un portrait plus ressemblant, et vous m'avez fait l'honneur de me demander si j'en accepterais la tâche.

J'ai un peu hésité.

Je n'ai point ici, à Dinard, où je ne suis qu'un passant, les livres qu'il faudrait, pour parler comme je le voudrais, de l'un des plus « livresques » de nos contemporains. Le temps aussi me manque, et peut-être une certaine indépendance d'esprit... Renan n'est mort que depuis une dizaine d'années, et je l'ai beaucoup, et assez particulièrement connu. Son optimisme me déconcertait ; mais sa conversation, très familière, et agréablement décousue, m'amusait. Il était généralement de l'avis de celui qui lui parlait ; et peut-être était-ce de l'ironie ! mais c'était autre chose aussi, et notamment un effet de son impuissance à rien « affirmer ». Ernest Renan avait horreur de la certitude, et, entre autres traits, c'est ce qui le distinguait des « Bleus de Bretagne », de l'amiral Réveillère et de M. Paul Guieysse. Moi, c'est au contraire ce qui me rapprocherait d'eux.

Et voilà pourquoi, cher Monsieur, si nous vivons dans un temps où le « dilettantisme » ressemblerait à de la poltronnerie, j'ai finalement accepté de parler de Renan aux lecteurs de *l'Ouest-Éclair*, et d'essayer de leur dire quels

furent, au vrai, l'écrivain, le philosophe, le moraliste, l'historien, et — puisque « penseur » il y a — le penseur que l'on va défigurer, dimanche prochain, à Tréguier.

De l'écrivain, ou du styliste, oh ! de l'écrivain, il n'y a que merveilles à dire, et je ne sais si le siècle qui vient de finir en aura connu de plus grand ; — les rangs sont toujours difficiles à donner ! — mais il n'en a pas connu de plus séduisant. Je ne suis malheureusement pas ce qu'on appelle un « grand Grec » et, si c'est une prière que la *Prière sur l'Acropole*, j'en préfère d'autres ! Mais, je le disais encore l'autre jour, et ce n'était pas pour la première fois, si quelqu'un, en notre langue, nous a rendu la sensation de cette abondance facile, de cette suprême aisance, de cette élégance familière et pourtant soutenue, de cette grâce enveloppante et souple, de ce charme insinuant et quelquefois pervers, de cette ironie transcendante qui furent, dit-on, les qualités, ou quelques-unes des qualités du style de Platon, c'est Renan ; et je n'en sache pas un autre dont on le pourrait dire [1].

1. Un jeune journaliste (et je l'appelle « jeune » parce qu'il n'est pas vieux) m'a sur ces paroles accusé de « contradiction » ; et

Nul, comme Renan, n'a excellé à vêtir de métaphores poétiques, originales, inattendues, et toujours ou presque toujours d'une incomparable justesse, les idées les plus abstraites, les conclusions les plus techniques de la philosophie linguistique. Nul, comme lui, n'a connu ce pouvoir mystérieux des mots, dont on tire, en les associant d'une manière unique, et qui ne semble jamais calculée ni voulue, préparée

la contradiction consisterait à n'avoir pas toujours autant loué le style d'Ernest Renan. Je pourrais m'honorer du reproche. Et en effet, n'avoir pas attendu la mort d'un Renan pour parler de lui en toute liberté, mais l'avoir fait de son vivant, quand il ne pouvait laisser tomber une ligne de sa plume que les journaux et les salons ne s'écriassent au miracle, c'est une preuve d'indépendance, dont je pourrais me savoir à moi-même quelque gré. Car le contraire est plus fréquent, et l'habitude est d'attendre que le grand homme soit mort, pour lui faire payer chèrement les éloges dont on l'avait longtemps encensé. Je ne puis vraiment, pour effacer mes « contradictions », me repentir n m'excuser d'avoir été plus indulgent à Renan mort qu'à Renan vivant.

Après cela, quand j'ai parlé, voilà douze ou quinze ans, de Renan comme écrivain, c'était dans une étude sur les deux premiers volumes de son *Histoire d'Israël*, où je n'avais point à parler de sa manière d'écrire, en général, mais de la manière dont son *Histoire d'Israël* est écrite, et je crois, aujourd'hui comme alors, que cette manière n'est pas sa meilleure. Les négligences abondent, malheureusement, dans son *Histoire d'Israël*, et ce qui est plus grave, les plaisanteries voltairiennes, — « Iahvé, une créature d'esprit le plus borné », — les concessions au genre d'esprit qui avait fait la fortune de *l'Abbesse de Jouarre*, les signes, enfin, de fatigue et de sénilité. Mais depuis quand juge-t-on un grand écrivain sur les œuvres de sa vieillesse ? Voltaire sur son *Irène* ? ou Chateaubriand sur sa *Vie de*

ni savante, non seulement des significations, mais des harmonies nouvelles. Nul, comme lui, n'a réussi, dans le contour simple et pur de sa phrase, à faire entrer tout un monde d'impressions et d'idées, surprises pour ainsi dire, et charmées en même temps, de se trouver rapprochées.

Si l'on regarde aux éléments, il n'y a pas de style plus savant que celui de Renan, et j'entends par là que, ses meilleures pages, l'hellé-

Rancé? Le vrai Renan, le Renan écrivain, dont j'ai tâché de définir encore bien plus que de louer le style, c'est le Renan dont l'œuvre s'étend de ses premières *Études d'histoire religieuse*, 1856, à la publication de son *Marc-Aurèle*, 1883.

Et il me semble enfin que l'éloge que je fais de son style, dans ces *Lettres* mêmes, s'il est sincère, et même vif, ne va pas sans quelques restrictions, qui ont leur importance, et que je suis surpris que la perspicacité de mon jeune journaliste n'ait pas aperçues. Sainte-Beuve, essayant de trouver une expression qui lui rendît à lui-même le style d'Honoré de Balzac, tel qu'il le sentait, l'appelle « un style d'une corruption délicieuse, tout asiatique, plus brisé par place et plus amolli que le corps d'un mime antique ». Ce n'est pas tout à fait cela : le style de Balzac n'a pas tant d' « élégance ». Mais si j'avais eu le volume des *Causeries du Lundi* sous la main, je crains que je n'eusse été tenté d'y reprendre ces deux lignes pour les assigner à Renan. Aurais-je eu tort ? Aurais-je eu raison ? Ce qu'en tout cas je puis dire (la comparaison rapide que j'en fais avec le style de Platon n'y serait pas un obstacle), c'est que le style de Renan n'est ni parfaitement sincère, ni surtout parfaitement sain ; et ses derniers écrits l'ont bien prouvé. Je croyais l'avoir dit, dans la mesure où je voulais le dire, et en liant l'équivoque de sa manière de penser aux « finesses décevantes », mais tout de même souvent exquises, de sa manière d'écrire. Je ne l'avais pas assez dit, et voilà qui est fait.

niste, l'hébraïsant, le philologue, l'historien, le poète, l'artiste qu'il était a seul pu les écrire. Mais il n'y a cependant pas de style plus naturel, et c'était l'éloge que lui accordait l'illustre auteur de l'*Histoire de la littérature anglaise* et des *Origines de la France contemporaine*, Taine, quand il disait « qu'on ne voyait pas comment cela était fait » !

Et, en effet, on ne le voit pas. Les « négligences » de Renan sont « ses plus grands artifices ». Et, pour être lui-même, pour l'être tout entier, il n'a pas besoin que, comme on dit, « son sujet le porte » ; mais, je ne sais comment, on dirait que c'est lui qui crée l'intérêt ou l'agrément de son sujet ; et, qu'il traite après cela les plus hautes questions, ou qu'il expose, dans la grande collection de l'*Histoire littéraire de la France*, la philosophie de Duns Scot [1] et la biographie de Christine de Stommeln, ce sont toujours la même aisance, la même grâce, et la même souveraine clarté.

1. On trouvera cet article, qui n'a pas été réimprimé en volume, au tome XXV de l'*Histoire littéraire*, p. 404, 465.

*
* *

Je ne crains pas, mon cher Monsieur, que vos lecteurs s'étonnent de cet éloge, ou, plutôt, je m'assure que quelques-uns d'entre eux le trouveront un peu maigre ; et ils auront raison ! Les partis ne sauraient commettre de pire maladresse, — pour ne rien dire de l'injustice, — ni d'erreur qui leur soit tôt ou tard plus fatale, que de s'aveugler sur la valeur de leurs adversaires, ou de la méconnaître. On ne peut pas résister à la séduction d'une belle page de Renan ; et il faut qu'on le dise, parce qu'il faut qu'on le sache ! Vous m'écriviez vous-même, avec infiniment de libéralisme et de sens : « Et quand nous le traiterions, une fois de plus, d'*apostat*, qu'y aurions-nous gagné ? » Vous pourriez ajouter : « Et lui-même, qu'y aurait-il perdu ? » puisque, tout justement, ce que M. Combes et M. Guieysse aiment en lui ou de lui, c'est son « apostasie ». Nous, ici, nous ne toucherons pas seulement ce point. Renan n'a pas reçu le caractère indélébile : son « apostasie » n'en est donc pas une ; et si nous voulons que l'on respecte la liberté de notre

conscience, il nous faut commencer par respecter celle des autres.

Mais rendons surtout justice à leur talent, quand ils en ont. C'est une mince consolation, dira-t-on, pour les vaincus d'Austerlitz et d'Iéna que d'avoir été battus par le vainqueur de Marengo ! Je ne suis pas de cet avis. Il y a, dans la défaite, la défaite elle-même, ses résultats et ses suites : il y a aussi les conditions dans lesquelles nous l'avons subie. Il m'est pénible d'être battu : il me le serait plus encore de l'être ou de l'avoir été par un imbécile ! Cela est vrai surtout dans le domaine des idées. Aux idées qui me sont chères, si quelqu'un a porté de ces coups qu'on appelle « sensibles », je n'aimerais point qu'il fût un sot, — Bouvard ou Pécuchet. La qualité de son talent importe à l'opinion que je me fais de moi-même et de la bonté de ma cause. « Peu de gens, a dit Renan, dans sa manière la plus impertinente, ont le droit de ne pas croire au christianisme. » Si peu de gens ont, en effet, ce droit, il m'importe, à moi, chrétien, que ceux qui se l'arrogent ne soient pas les premiers venus. C'est dans l'intérêt de ma cause que je veux qu'ils aient du talent, et que ce talent seul

ait pu prévaloir un moment contre la vérité.

Ne faisons donc pas difficulté de reconnaître le talent de Renan, et — plus généreux à son égard qu'il ne l'a été pour Bossuet [1], par exemple — ne lui marchandons pas notre admiration. Oui, ce fut un rare écrivain que l'auteur de la *Vie de Jésus* ; et, moins rare en son genre, il eût assurément fait moins de mal. La profondeur du mal qu'il a fait se mesure exactement à la qualité de son talent. Et ceux qui le reconnaîtront n'en seront pas pour cela désarmés contre lui ; mais, au contraire, c'est eux qui pourront le combattre utilement, avertis qu'ils seront de ne point opposer à une arme d'une trempe ou

1. On n'a jamais plus mal parlé de Bossuet que Renan, et pour une bonne raison, qui est qu'il ne l'avait jamais lu. L'érudition proprement littéraire de Renan était courte, extrêmement courte, et en dépit, je ne dis pas de son hébreu, mais de son grec, j'oserai dire que ce grand écrivain n'était pas ce qu'on appelle un lettré. Mais il lui suffisait que Bossuet se fût mis en travers du progrès de l'exégèse naissante, et la rancune qu'il lui en gardait s'exaltait en discours jusqu'aux expressions de la haine. Je n'ai pas souvenir, pour ma part, qu'il m'ait jamais parlé de personne avec autant de violence et d'incompétence que de Bossuet. Et il est vrai que, s'il l'eût mieux connu, je doute qu'il eût goûté cette manière d'écrire, la plus éloignée peut-être, en français, avec celle de Pascal, qu'il y ait de la sienne, franche et hardie, plus latine que grecque, scolastique peut-être, sophistique jamais, ennemie de tous raffinements, dense et pleine, oratoire et nombreuse, incomparable de propriété, de justesse et de force.

d'une portée supérieure, la vaine artillerie de leurs fusils à pierre et de leurs vieux canons de remparts.

*
* *

Mais, avant d'examiner l'usage que Renan a fait de son talent, et après en avoir fait libéralement l'éloge, il me reste à dire, dans cette lettre, quelle en fut la tare secrète. On ne saurait l'oublier, en effet, toutes les qualités du « divin Platon » ne sauraient nous faire oublier que cet incomparable écrivain, rival heureux et vainqueur des Gorgias et des Protagoras, n'en fut pas moins le « Roi des Sophistes » ; et c'est une question que de savoir si sa sophistique s'est engendrée du charme de son style, ou inversement, les grâces de son style de la subtilité de sa sophistique, mais ce qui n'est pas douteux, c'est l'étroite union de ce style et de cette sophistique.

Dans une *Introduction* au *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, de Bossuet, je lis ces lignes de l'honnête Silvestre de Sacy : « De nos jours, il semble qu'un grand concours soit ouvert, où toutes les sectes philosophiques

et religieuses sont appelées à se disputer l'empire des esprits. Au moins faut-il que le combat soit franc et loyal, et que le spectateur, spectateur et juge de la lutte, prix lui-même du vainqueur, prononce et décide en pleine connaissance de cause... *Point d'équivoques ni de décevantes finesses*. Vous n'êtes pas chrétien ? Déclarez-le nettement. C'est votre droit, c'est votre devoir. Expliquez sans détours — *et en termes intelligibles pour tous* — ce que vous mettez à la place de la foi et des espérances chrétiennes. *N'empruntez pas à ceux que vous attaquez la séduction de leur langage mystique,* pour en couvrir des idées qui ne sont pas les leurs. Ne déguisez pas les vôtres pour les faire passer, à la faveur de ce masque, dans des esprits qui les repousseraient, si vous les leur présentiez à visage découvert. » La *Vie de Jésus* venait précisément de paraître, et le nom de Renan commençait à faire quelque bruit dans le monde.

Le grand défaut du style de Renan est d'avoir abusé de l'« équivoque » et des « décevantes finesses ». Renan a uniquement aimé la vérité, nous dit-on, et c'est ce qu'il faudra voir. Mais ce que nous pouvons déjà dire, c'est que la vérité

« qu'il aimait », c'était la vérité comme il la concevait ; et il ne la concevait ni simple ni directe, mais « complexe » et, pour ainsi dire, nuancée de couleurs, qui se modifiaient, comme font toutes les couleurs, en se juxtaposant. Ne nous l'a-t-il pas dit lui-même, qu'il aurait aimé qu'on l'imprimât en « plusieurs encres » dont les teintes auraient exprimé le degré variable et changeant de ses certitudes [1]. Ah ! il avait profité de la grande leçon de l'hégélianisme, qui est que l'expression d'une vérité n'est complète qu'autant que, par un artifice de vocabulaire ou de syntaxe, on réussit à y faire entrer l'expression de son contraire. C'est pourquoi si sa manière d'écrire n'est pas précisément « insincère », elle est ordinairement fuyante, et il ne dit rien qui ne soit ordinairement plein de sens, mais on n'est jamais sûr que ce sens soit le sien.

Nous en avons un bon exemple dans la manière dont il a, pendant quarante ans, opposé « la

1. On a depuis lors exécuté ainsi des *Bibles polychromes*, où les différents âges que les exégètes attribuent aux différentes parties du livre sont distingués par des teintes plates, — rouge, verte, jaune, bleue, — juxtaposées et réimposées à la composition du texte.

religion » aux « religions » et prétendu dégager la première, en l'épurant, des ruines qu'en même temps il s'évertuait à faire des secondes. A ceux qui lui reprochaient son « impiété », sa prétention était de persuader qu'il était au contraire, lui, Renan, le seul « pieux » ; et quand on lui demandait s'il ne craignait pas, en propageant l'irréligion, d'enlever aux âmes chrétiennes leurs espérances avec leur foi, sa réponse était qu'au contraire, en les dégageant de tout ce qui les matérialise, il fondait « la foi profonde » et l'espérance éternelle.

Ce que seulement il faut bien voir, c'est que ce n'était point de sa part du calcul ou de la politique, et il était ainsi fait ! Il n'arrivait à l'affirmation, quand il y arrivait, qu'à travers un dédale infiniment compliqué de négations, de contradictions, d'hésitations et de doutes. Il s'attardait dans ce labyrinthe, et, visiblement, il s'y complaisait. Si quelque amoureuse Ariane lui eût tendu le fil conducteur, il l'eût doucement et poliment, — car c'était un homme plein de politesse, et même d'onction en son geste, — mais résolument repoussée. Sa grande préoccupation n'était point de résoudre des « questions »

mais d'en poser, de les poser embarrassantes, et de s'amuser, et de nous amuser de son embarras... Pourquoi faut-il qu'il ait appliqué cette méthode, si c'en est une, — je veux dire, si ce n'est pas plutôt une forme d'esprit, une disposition personnelle, et heureusement inimitable, — pourquoi faut-il qu'il l'ait appliquée à quelques-unes des questions qui divisent le plus les hommes, parce qu'elles les tourmentent, quand ils ne sont pas Renan ? et, de cette manière d'écrire, qui lui fut essentielle et congénitale, quelles conceptions de la philosophie, de la morale, de l'histoire se sont presque nécessairement engendrées, c'est ce que je tâcherai de vous dire dans une prochaine lettre.

DEUXIÈME LETTRE

Dinard, 9 septembre 1903.

MONSIEUR,

« Le style c'est l'homme même », a dit Buffon, et vous savez qu'en le disant, il n'a pas du tout voulu dire ce qu'on lui fait dire, mais vous savez aussi que ce qu'on lui fait dire est presque plus vrai que ce qu'il a voulu dire. Si j'ai donc essayé, dans une première lettre, de caractériser avant tout le « style » de Renan, c'est que rarement homme ressembla davantage à sa manière d'écrire, et si j'ai particulièrement insisté sur l'allure ordinaire de ce style, ondoyante et fuyante, c'est que cette manière d'écrire est proprement une manière de penser.

*
* *

On nous a déjà dit, plus d'une fois, et sans doute on nous redira dimanche prochain, à Tréguier, que Renan a passionnément aimé la vérité. L'expression ne sera pas juste et, déjà, j'ai protesté contre elle. Non ! Renan n'a pas

aimé « la vérité ». Mais il a été curieux, intelligemment et diligemment curieux, des « vérités » particulières, et souvent assez insignifiantes, dont le lent entassement constitue le trésor de l'érudition. Ce n'est pas la même chose ! Il a été curieux de l'âge d'une inscription sémitique et de l'authenticité d'un manuscrit grec. Il l'a été de la pureté d'un texte. Il l'a été des résultats de la philologie et des lois de la linguistique. Il l'a été de l'histoire des religions et des philosophies. Il l'a été des monuments de l'art et des progrès de l'histoire naturelle, et je dirai, si l'on le veut : « De quoi ne l'a-t-il pas été ? » Mais précisément, cette curiosité vagabonde, universelle et dispersée, c'est ce que l'on appelle du nom de *dilettantisme* ; et elle est si peu l'amour de la vérité qu'elle en est presque le contraire !

Sachons donc un peu les vrais sens des mots.

« Aimer la vérité », — c'est l'aimer comme l'aima Pascal, d'un amour inquiet et jaloux, qui s'accroît de ses déceptions mêmes, et qui ne se désespère jamais de ne pas l'avoir trouvée, mais qui s'en console et qui s'en amuse encore moins ! « Aimer la vérité », — c'est l'aimer comme l'aimait Bossuet, d'une affection forte et vigi-

lante, qui ne souffre pas qu'on l'attaque, et dont l'effort s'applique, sans repos ni défaillance, à la défendre, à la répandre, à en étendre l'empire ! « Aimer la vérité », — c'est peut-être l'aimer comme l'aima Rousseau, qui ne fut qu'un sophiste, je le sais bien, ou plutôt un malade, mais qui, du moins, ne se reposa jamais dans la souriante et béate contemplation de ce qu'il appelait, à tort ou à raison, l'injustice. « Aimer la vérité », — c'est encore l'aimer comme l'a aimée Pasteur, d'une affection généreuse, agissante et féconde, qui ne la sépare ni ne la distingue de l'idée du bien qu'elle peut opérer en se révélant. Et « aimer la vérité », — c'est l'aimer comme l'aimait Taine, d'un amour patient et obstiné, laborieux et méthodique, si je puis ainsi dire, qui jamais ne se découragea d'un échec, et, au contraire, sembla toujours y puiser des forces nouvelles !

Telle n'a point été la manière de Renan.

Il n'a aimé la vérité qu'en dilettante et en épicurien, pour la beauté des choses qu'il en pouvait dire ; en « amateur », avec ou en dépit de tout son grec et de tout son hébreu ; en « ramasseur de coquilles » ; en collectionneur !...

Il l'a aimée, singulière et rare, paradoxale et surprenante, changeante et contradictoire, favorable et complaisante au jeu de sa virtuosité. Il a cru et il a dit que, comme nous faisions seuls la beauté de ce que nous aimons, ainsi ferions-nous la vérité de ce que nous croyons. C'est la formule même du scepticisme, et du plus dangereux scepticisme, celui qui s'insinue sous le couvert de l'érudition.

« Et dites-moi un peu, demandait Sganarelle à son maître don Juan, qu'est-ce que vous croyez ? — Je crois que deux et deux sont quatre et que quatre et quatre sont huit. » Et Sganarelle de répondre : « Votre religion n'est donc, à ce que je vois, que de l'arithmétique. »

La religion de Renan, sa métaphysique, sa philosophie n'ont jamais été que de l'érudition. Il a cru que Moïse n'était pas l'auteur du *Pentateuque*, et il a cru discerner des interpolations dans le *Quatrième Évangile*. Il a cru qu'on pouvait déterminer l'âge des poèmes d'Homère et des rédactions successives de la *Chanson de Roland*... Mais, de ce qu'il le croyait, il s'est cru dispensé d'approfondir le reste, c'est-à-dire toutes les questions que n'atteignaient point les

moyens de son exégèse ; et sa philosophie n'en serait pas une, il n'y aurait pas lieu d'en parler, s'il ne s'était approprié, pour en faire l'unique support de sa pensée, quoi? la critique de Kant, ou la métaphysique de Hegel? Non, mais tout simplement la *Préface* que Littré venait de mettre à la traduction de la *Vie de Jésus*, du fameux David-Frédéric Strauss [1].

*
* *

Vous vous rappelez peut-être, Monsieur, qu'il n'y a rien de moins profond, et que toute cette

1. La *Préface* de Littré à sa traduction de la *Vie de Jésus* de Strauss n'est datée, il est vrai, que de 1853, mais les déclarations explicites et formelles de Renan sur la question du miracle et du surnaturel, — deux choses qu'il confond et qu'on nous permettra de ne pas distinguer, parce que la distinction nous conduirait un peu loin, — ces déclarations sont celles que l'on trouve dans sa *Vie de Jésus*; et elles ne datent donc que de 1863.

Il est intéressant de rapprocher les textes essentiels. Voici celui de Littré :

« En cherchant la différence la plus remarquable entre l'antiquité et le temps moderne, on n'en trouvera pas de plus marquée ni qui soit plus effective que celle qui touche la croyance au miracle. L'intelligence antique y croit : l'intelligence moderne n'y croit pas. Là est le signe par lequel on distinguera le plus sûrement des âges qui sont dans un rapport de filiation, tellement que l'incrédulité des uns ne se serait pas établie sans la crédulité des autres... En rejetant le miracle, l'âge moderne n'a pas agi de propos délibéré, le voulant et le cherchant, mais... une expérience que rien n'est jamais venu contredire lui a enseigné que...

philosophie, dont ils feront dimanche tant d'état, se réduit à la *Négation du Surnaturel*. « La négation du surnaturel est devenue un dogme absolu pour tout esprit cultivé » : voilà toute la philosophie de Renan. Elle est simple, et même ce qu'on appelle simpliste. Elle est à la portée des « Bleus de Bretagne », du contre-amiral Réveillère et de M. Théodule Ribot. Elle n'est pas moins péremptoire que simple. « L'histoire du monde physique et du monde moral nous

jamais un miracle ne s'était produit là où il pouvait être observé et constaté... Jamais, dans les amphithéâtres d'anatomie et sous les yeux des médecins, un mort ne s'est relevé, et ne leur a montré que la vie ne tient pas à cette intégrité des organes qui, d'après leurs recherches, fait le nœud de toute existence animale, et qu'elle peut encore se manifester avec un cerveau détruit, un poumon incapable de respirer, un cœur inhabile à battre. » (3e édition, p. II, IV, V.)

Et voici le texte de Renan :

« Ce n'est pas au nom de telle ou telle philosophie, c'est au nom d'une constante expérience, que nous bannissons le miracle de l'histoire. Nous ne disons pas : « Le miracle est impossible » ; nous disons : « Il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle constaté. » Que demain un thaumaturge se présente avec des garanties sérieuses pour être discuté ; qu'il s'annonce comme pouvant, je suppose, ressusciter un mort ; que ferait-on ? Une commission composée de physiologistes, de physiciens, de chimistes, *de personnes exercées à la critique historique*, serait nommée. Cette commission choisirait le cadavre, s'assurerait que la mort est bien réelle, désignerait la salle où devrait se faire l'expérience, réglerait tout le système de précautions nécessaires pour ne laisser prise à aucun doute. Si, dans de telles conditions, la résurrection s'opérait, une probabilité presque égale à la certitude serait acquise. *Cependant, comme une expérience doit toujours se répéter..., le thaumaturge serait invité à reproduire*

apparaît comme un développement ayant ses causes en lui-même. » D'où venons-nous? on ne le sait pas ! Et où allons-nous ? on l'ignore ! Les lois de notre développement nous échappent, aussi bien que la connaissance de notre origine et celle de notre fin. Mais l'histoire du monde physique et du monde moral n'en ont pas moins leurs causes « en elles-mêmes » ! et, n'étant pas nous-mêmes les maîtres de nos destinées, le contre-amiral Réveillère, M. Théodule Ribot et Renan en concluent qu'un autre ne l'est pas.

son acte merveilleux, dans d'autres circonstances, *sur d'autres cadavres*, dans un autre milieu. »

C'est sur des raisonnements de cette force et de cette solidité que se fonde « le dogme absolu de tout esprit cultivé ». Toute l'argumentation de Renan et de Littré — je ne dis pas celle de Strauss, qui demeure bien autrement redoutable — ne consiste proprement qu'à dire : « Une des preuves de la divinité du Christ c'est pour vous sa résurrection »; et, nous, nous prétendons « qu'il n'a pas pu ressusciter, puisque nous croyons qu'il n'était qu'un homme ». Ou encore, et en généralisant : « Vous croyez au miracle comme à une exception aux lois de la nature » et nous : « Nous ne croirions au miracle que s'il rentrait dans les lois de la nature. » Et je dis que je vois bien que ces deux thèses sont contradictoires, mais, réduites à ces termes, et maintenues sur ce terrain, j'estime qu'aux yeux d'un « libre penseur » impartial et surtout désintéressé, elles se valent, mais ne sont pas plus démontrables l'une que l'autre. Scientifiquement et philosophiquement, on ne peut pas plus établir la possibilité ou l'impossibilité du miracle que l'on ne peut établir la réalité de la *création*, ou de tout autre mode d'origine des choses. « Cela, comme disait Pascal, est d'un autre ordre, surnaturel » ; et on n'a donc rien fait contre ce surnaturel, en en posant, avec Renan, la négation gratuite.

Et, en effet, existe-t-il un miracle attesté par une commission de l'Académie des sciences, consigné aux procès-verbaux, garanti par l'autorité de M. Berthelot ? C'est ce que se demandera « tout esprit cultivé ». Croire au surnaturel, dans le siècle de la vapeur et de l'électricité, c'est se décerner à soi-même un brevet d'ignorance. L'institutrice laïque elle-même aurait-elle ce courage ? Et si nous ne pouvons plus, si nous ne devons plus croire au surnaturel, que deviennent les religions, qui ne sont des religions, ou la religion, qu'autant qu'elles enseignent « l'intervention particulière des volontés réfléchies » dans l'histoire ; une Providence attentive aux joies comme aux souffrances de ses créatures ;

Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses promesses ?

Ce n'est pas ici le lieu de répondre à ces sophismes, ou du moins quelques mots y pourront suffire, et nous nous bornerons à faire observer que, la philosophie de la « négation du surnaturel » n'étant que le transfert à la Nature du pouvoir que les religions reconnaissent à Dieu, on a bien posé la question, et on l'a littéralement « escamotée », mais on ne l'a pas résolue.

La philosophie de Renan équivaut à une résolution de ne pas philosopher. Son « dogme absolu » n'est qu'une affirmation gratuite. C'était l'existence de Dieu qui « répugnait à sa raison » ! et moi, c'est la toute-puissance de la nature, ou de la matière, qui répugne à la mienne. Tout ce qu'il a le droit d'en conclure, c'est que nous n'avons pas le crâne fait de même. Il ne pouvait croire aux miracles sur lesquels le christianisme se fonde ! et, moi, je dis avec le poète que, « si le monde s'est converti au christianisme sans miracles, cela seul en est un si grand que les autres n'en sont pas le centième ».

Se 'l mondo si rivolse al cristianesmo
Diss'io, senza miracoli, quest'uno
È tal, che gli altri non sono 'l centesmo.

L'autorité de Dante, en cette matière, n'a rien qui le doive céder à celle d'Ernest Renan.

*
* *

Quant à la principale conséquence qu'il a tirée de cette négation du surnaturel, et qui consiste, comme vous le savez, à substituer « la Science » dans toutes les fonctions — et dans tous les honneurs aussi, ne l'oublions pas ! — de la

religion, c'est un sujet, Monsieur, sur lequel, depuis une dizaine d'années, je me suis expliqué si souvent, que vos lecteurs ne me pardonneraient guère d'y appuyer avec trop d'insistance. Puis-je pourtant n'en rien dire ? et, si l'affirmation de la *Souveraineté de la Science* fait le second article de la philosophie de Renan, puis-je m'abstenir ici de montrer, très brièvement, qu'il n'est ni plus conforme à la vérité, ni par conséquent plus solide que le premier !

C'était l'opinion d'un homme qui vient de mourir, M. Charles Renouvier, dont je défie bien M. Théodule Ribot lui-même, son confrère à l'Institut, de mettre en question la grande valeur philosophique et scientifique. Pour détaché qu'il fut lui-même du christianisme, les « légèretés » de Renan lui faisaient de la peine. « Jamais Renan, écrivait-il en 1897, ne connut assez les limites et la méthode des sciences expérimentales, *pour comprendre qu'elles ne vont au fond de rien, et qu'il leur est interdit de nier, aussi bien que d'appuyer la solution d'aucun problème philosophique d'ordre général*, ou de donner ou de refuser un fondement aux théories de la morale et du droit plus qu'aux croyances surnaturelles. » Et, en

effet, qu'y a-t-il de commun entre la résurrection de Lazare et les découvertes de Claude Bernard ou de Magendie? Renan, lui, croyait avec M. Homais, que ce fût une même affaire [1].

Mais, surtout, qu'est-ce que les sciences expérimentales, incapables qu'elles sont de nous renseigner sur la constitution de l'univers, peuvent bien nous apprendre de son origine? et de la nôtre? et de nos destinées? Renan s'est-il posé la question? S'il se l'est posée, comment a-t-il pu croire que la science remplacerait un jour la religion? Mais, s'il ne se l'est pas posée, comment a-t-il eu l'audace ou la témérité de se faire un domaine de l'histoire des religions?

Hélas! c'est que ce grand critique en a cru les savants sur les limites comme sur la portée de leur science, et son scepticisme l'abandonnait à

1. « La science — a-t-on dit, et avec raison — s'enferme dans la nature et ne l'embrasse pas; elle ne saurait donc être contredite par ce qui embrasse et surpasse la nature. » Mais Renan ne s'est pas donné la peine d'examiner la question, si même il en a connu l'existence, et tout simplement, il a « laïcisé » Dieu sous le nom de Nature.

La Nature de Renan c'est le « Dieu » de la religion, de toutes les religions, dépouillé par hypothèse de sa personnalité, confondu dans son œuvre, et nié dans sa liberté. Mais la question étant précisément de savoir si l'on peut ainsi la poser, ce que Renan a négligé de prouver, c'est qu'il eût *le droit* de la poser ainsi, et l'ayant tout de même résolue, c'est précisément ce que j'appelle de l'escamotage.

la porte des laboratoires ! Il a quelquefois essayé de se distinguer des « philosophes » du dix-huitième siècle, et, sur la fin de sa vie, quand un de ses clients entreprenait de le louer, — ce qui lui était toujours agréable, — l'éloge impliquait toujours un passage comme obligatoire, ou « de style », sur la subtilité, la délicatesse, et la haute impartialité de la pensée du maître, opposées à la grossièreté de la polémique antichrétienne de Voltaire. Que de précautions ! et que de ménagements ! Celui-là du moins, nous disait-on, n'avait rien démoli qu'à regret, avec des mains pieuses, comme autrefois il servait la messe, en demandant pardon à ses victimes de l'obligation où il était de leur faire tant de mal, — pour l'amour de la vérité [1] !

1. Il avait lui-même indiqué le thème dans la *Préface* de ses premières *Etudes d'histoire religieuse*. « On ne peut être à la fois bon controversiste et bon historien. Voltaire, si faible comme érudit, qui nous semble si dénué du sentiment de l'antiquité, à nous autres qui sommes initiés à une méthode meilleure, Voltaire est vingt fois victorieux d'adversaires encore plus dépourvus de critique qu'il ne l'est lui-même. La nouvelle édition qu'on prépare — 1856 — des œuvres de ce grand homme satisfera au besoin que le moment présent semble éprouver de faire une réponse aux envahissements de la théologie. »

Il faut rapprocher de cette déclaration, à laquelle sans doute il attachait quelque importance, puisqu'il l'a reproduite dans l'*Introduction* de ses *Apôtres*, le passage suivant d'un article sur *M. Feuerbach et la nouvelle Ecole hégélienne*. Feuerbach, l'un des précurseurs de Nietzsche, à bien des égards, et non pas le

Mais, en fait, il était bien de l'école. C'était bien d'eux qu'il procédait ! C'était bien de l'auteur de *la Bible expliquée par les aumôniers du roi de Pologne*, et du marquis de Condorcet, l'auteur de l'*Essai sur l'histoire des progrès de l'esprit humain*, qu'il tenait sa haine du « Fanatisme », sa croyance au « Progrès », sa confiance dans le pouvoir de la raison et de la « Science » ! Et s'il

moins spirituel, ni celui dont *Zarathoustra* s'est le moins largement inspiré, avait donné, en 1841 et en 1845, deux écrits d'une grande importance : *l'Essence du christianisme* et *la Religion*, dont on venait de traduire en 1850 quelques fragments en français. La violence en était extrême, et l'idée que Feuerbach donnait du christianisme ressemblait déjà beaucoup à celle que F. Nietzsche s'en est formée plus tard, comme d'une religion « d'esclaves », de « pauvres gens », de « malvenus ». C'était contre cette conception ou plutôt cette caricature de la religion que Renan s'élevait avec éloquence, et il s'écriait :

« Plût à Dieu que M. Feuerbach se fût plongé à des sources plus riches de vie que celles de son germanisme exclusif et hautain. Ah ! si assis sur les ruines du mont Palatin ou du mont Cœlius, il eût entendu le son des cloches éternelles se prolonger et mourir sur les collines désertes où fut Rome autrefois ! ou si de la plage solitaire du Lido, il eût entendu le carillon de Saint-Marc expirer sur les langues ; s'il eût vu Assise et ses mystiques merveilles et la grande légende du second Christ du moyen âge tracée par le pinceau de Cimabuë et de Giotto ; s'il se fût rassasié du regard long et doux des vierges du Pérugin, ou qu'à San Dominico de Sienne il eût vu sainte Catherine en extase, non ! M. Feuerbach ne jetterait pas ainsi l'opprobre à une moitié de la poésie humaine, et ne s'exclamerait pas comme s'il voulait repousser loin de lui le fantôme d'Iscariote ! »

Ces deux citations définissent assez bien l'attidude que Renan aurait voulu ou aimé qui fût la sienne et qu'en effet il a gardée aussi longtemps que les circonstances la lui ont permise. Mais elle était « intenable », étant contradictoire. « Donner et rete-

a su, de plus qu'eux, un peu d'histoire et un peu d'hébreu, ce surcroît d'érudition ne lui a servi qu'à se former de la « Science » une idée un peu plus fausse, en confondant les résultats toujours conjecturaux des sciences historiques, avec ceux des sciences expérimentales.

*
* *

Car c'est ici le troisième et le dernier article

nir ne vaut », dit un commun proverbe. Fécondes en « distinctions », les questions religieuses ne comportent guère de « nuances ». C'était ce qu'avait fait observer à Renan, dans le passage que nous avons cité [Cf. ci-dessus, p. 20], l'honnête Silvestre de Sacy : c'est ce que lui faisait observer, avec un peu plus d'aigreur, en 1864, le traducteur des écrits de Feuerbach ; et finalement c'est ce qu'il arrivait lui-même à reconnaître, dans cette page de son *Marc-Aurèle* :

« Lucien, y dit-il, fut la première apparition de cette forme du génie humain dont Voltaire a été la complète incarnation, *et qui, à beaucoup d'égards, est la vérité.* L'homme étant incapable de résoudre sérieusement aucun des problèmes métaphysiques qu'il a l'imprudence de soulever, *que doit faire le sage au milieu de la lutte des religions et des systèmes* ? S'abstenir, sourire, prêcher la tolérance, l'humanité, la bienfaisance sans prétention, la gaîté. Le mal c'est l'hypocrisie, le fanatisme, la superstition, et substituer une superstition à une superstition, c'est rendre un mauvais service à la pauvre humanité. *Le remède radical est celui d'Epicure, qui tranche du même coup la religion, et son objet, et les maux qu'elle entraîne.* »

Voilà du moins qui est franc ! Je demande seulement en quoi cette conclusion, qui est bien celle de Renan, diffère de celle de Voltaire ? et ce que sont devenues les prétentions d'antan, celles que l'auteur des *Etudes d'histoire religieuse* formulait en ces termes : « Loin de chercher à affaiblir le sentiment religieux, je voudrais contribuer en quelque chose à l'épurer et à l'élever » ?

de son *Credo* philosophique : là où s'arrêtait le pouvoir des sciences expérimentales, de la physique ou de la physiologie, Renan a cru que commençait celui des sciences historiques, *l'Autorité de l'exégèse* et *l'Infaillibilité de la philologie.* Il écrivait à ses débuts : « L'union de la philologie et de la philosophie, de l'érudition et de la pensée devrait être le caractère de notre époque. *Le penseur suppose l'érudit...* C'est la philologie que fournira au penseur cette forêt de choses — *silva rerum ac sententiarum,* disait Cicéron — sans laquelle la philosophie ne sera jamais qu'une toile de Pénélope éternellement à recommencer [1]. »

Cette conviction ne l'a jamais abandonné. Il a vraiment cru que l'empire du monde pensant était promis aux philologues, et il l'a fait croire à de nombreux disciples. La possession du sanscrit ou de l'hébreu, du zend ou de l'araméen, du chinois et de l'arabe, est devenue le signe et la mesure de la supériorité intellectuelle. Une traduction du *Livre de Job* ou du *Cantique des cantiques* ont conféré le droit à leur auteur de

1. Cette citation est empruntée au livre de *l'Avenir de la science.*

s'expliquer sur la renaissance de l'art en Italie comme sur la Révolution française, et comme sur *les Origines du Christianisme*. Les questions les plus hautes de la philosophie leur ont été remises. Et ils les ont audacieusement tranchées, à l'imitation de leur maître, et pas plus que lui, d'ailleurs, ils ne se sont aperçus que, si les sciences expérimentales « ne vont au fond de rien », les sciences philologiques, qui ne sont pas des sciences — et auxquelles on n'en donne le nom que par politesse [1] — se jouent à la superficie des choses.

1. C'est un grand et fâcheux abus que de parler couramment, comme on le fait aujourd'hui, de sciences morales, ou politiques, et même de sciences historiques. La philologie, l'épigraphie, l'ethnographie ne sont pas plus des sciences que la glyptique ou la numismatique.

Aimez ce que jamais on ne verra deux fois,

a dit un grand poète Mais au contraire, il n'y a de « science » que de ce qui s'est vu deux fois. La répétition du phénomène, quel qu'il soit, est la condition nécessaire de son « caractère scientifique ». Mais alors, me disait Gaston Paris, quand nous discutions ce problème, la géologie ne sera donc pas une science? Et je lui répondais : Non, la géologie n'est pas une science. Savoir, c'est « pouvoir ou prévoir » et les géologues sont incapables de l'un comme de l'autre. Ils seront donc tout ce que vous voudrez, et au besoin « plus que des savants », mais non pas des savants. Et si vous me demandez quel est l'intérêt de la distinction, la réponse est plus facile encore. C'est que les « sciences » seules, et les « vraies sciences » ont le droit d'invoquer, et encore sous des conditions définies, l'immutabilité des « Lois de la nature ». La philologie ne l'a pas, et, ne l'ayant pas, il lui est interdit de raisonner si elle l'avait, qui est ce que Renan a pourtant fait toute sa vie.

L'exégèse et la philologie ne sont certainement pas inutiles à l'intelligence de la Bible ; mais, quand elles ont accompli leur tâche, qui est de déterminer l'âge et le contenu du texte, la question de la « révélation » demeure tout entière ; et, en un certain sens, il n'y en a pas d'autre. Et nous ne nions pas d'ailleurs que ces problèmes de chronologie sémitique ne soient pleins d'attraits, de presque autant d'attraits qu'ils cachent de pièges, et qu'ils réservent de surprises à ceux qui les abordent. Mais qu'elle est courte, cette philosophie, qui semble mettre ainsi dans la dépendance, et comme à la discrétion d'une question de grammaire ou d'épigraphie, les intérêts vitaux de l'humanité ! Le jugement le moins sévère qu'on en puisse porter est de dire qu'elle est contemporaine des années où Max Müller, autre philologue illustre, déduisait de quelques calembours toute la mythologie des Grecs et des Romains, et fondait à sa manière, voisine ou germaine de celle de Renan, non plus l'histoire, mais « la science des religions », sur des rapprochements dont la puérilité n'avait d'égale que leur incertitude.

*
* *

C'est tout ce que je trouve de « philosophie » dans l'œuvre de Renan, que j'ai la prétention de connaître aussi bien que personne ; et voilà, sous ce rapport, tout le legs du « grand penseur breton » à la postérité. Il est mince ! Et le patrimoine philosophique de l'humanité — quoi que puissent dire dimanche les orateurs de Tréguier — ne s'en trouvera guère enrichi.

Mais ce que je voudrais surtout que l'on eût vu, c'est l'étroite et intime liaison de cette « manière de penser » avec la nature du « style » de Renan. Les idées dont Renan a vécu, et au développement desquelles il a consacré près d'un demi-siècle de labeur, ce sont celles qu'après expérience faite, il a trouvées le plus favorables à la nature de son talent. Il était né « rhéteur » ou, si l'on préférait cet autre mot, pour dire à peu près la même chose, il était né « virtuose » ; et quel champ plus vaste à l'exercice de sa « virtuosité » que le domaine entier de l'orientalisme et de l'histoire [1] ?

1. On observera que, tout compte fait, il semble bien que ce soit le principal bénéfice que le dix-neuvième siècle ait tiré du développement des études orientales. Et aussi bien, Renan

Il y avait là comme une grande province que personne encore, ni le savant Sacy, l'auteur de *la Religion des Druses*, ni le grand Eugène Burnouf, l'auteur de l'*Introduction à l'histoire du Bouddhisme*, — et leur maître à tous, — n'avait eu l'art, ni peut-être l'idée d'incorporer à la littérature générale. Renan, lui, en conçut l'ambition, et le plus sûr de sa gloire est de l'avoir réalisée.

Je ne lui en fais certes pas un reproche ; et, au contraire, je sais qu'il est toujours difficile, à un écrivain tel qu'il fut, de résister, si je puis ainsi dire, à la pente naturelle et comme à l'entraînement de son propre talent. On le peut cependant ; et, pour son honneur, j'aimerais qu'il l'eût essayé. Il a préféré, selon son expression, « caresser sa petite pensée ». Soit ! mais qu'en ce cas, on ne nous parle plus de sa « philosophie » ni de son amour de la « vérité ». Sa philosophie n'en est pas une, et son amour de la vérité n'a consisté qu'à se rendre aveugle

n'a-t-il pas fini par en convenir lui-même, quand il a écrit, dans la *Préface* de son *Histoire du peuple d'Israël* : « Pour un esprit philosophique, c'est-à-dire pour un esprit préoccupé des origines, il n'y a vraiment que trois histoires de premier intérêt : l'histoire grecque, l'histoire d'Israël, l'histoire romaine » ?

aux clartés les plus évidentes. Il y a d'ailleurs dépensé, j'en conviens, infiniment d'érudition et d'art. « Je suis un égoïste, écrivait-il en 1846, au sortir du séminaire, retranché en moi-même, je me moque de tout... » Oui, de tout, et de ses semblables, et peut-être de lui-même, et surtout de la vérité ! Son dilettantisme fut son vice, et il l'a soigneusement entretenu. C'est ce qui serait déjà grave s'il ne s'était occupé que de « philosophie », et si le dilettantisme n'était qu'un vice de l'esprit. Mais il se pourrait qu'il fût aussi un vice du cœur ; et, en ce cas, si l'on prétendait joindre à l'ambition du philosophe celle du moraliste, qu'en adviendrait-il ? J'essayerai, mon cher Monsieur, de vous le dire après-demain.

TROISIÈME LETTRE

Dinard, 11 septembre 1903.

MONSIEUR,

L'un des meilleurs livres que l'on ait consacrés à Ernest Renan, est celui de M. G. Séailles, membre de la Ligue des Droits de l'homme, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Paris, et auteur d'un livre tout récent qui a pour titre : *les Affirmations de la conscience moderne*. C'est un beau titre, que j'aurais cependant aimé plus modeste, et moins impertinent. Car, enfin, Monsieur, qui donc a délégué M. G. Séailles — dont vous entendez bien d'ailleurs que je fais le plus grand cas du monde — au département des « affirmations de la conscience moderne » ? et, par hasard, si nous étions tentés, vous ou moi, de nier ce que M. Séailles affirme, est-ce que nous manquerions de « conscience » ? ou si nous n'en posséderions qu'une « très ancienne », une conscience qui daterait du temps de Pascal ou de Malebranche, et qui n'aurait pas profité des leçons de *l'Abbesse de Jouarre* ou du

Prêtre de Némi ? C'est une question qu'il faudra que je pose quelque jour à M. Séailles.

Mais ce n'est point aujourd'hui des « affirmations de sa conscience » que je voulais vous parler, c'est de son livre sur *Ernest Renan* ; et je voulais vous dire que, l'ayant fait venir en poste de Paris, pour le relire, je me suis un instant demandé s'il ne me suffirait pas aujourd'hui d'en copier quelques pages, et de vous les envoyer. Il y en a de fort belles, encore qu'un peu déclamatoires. « Le temple d'Athéné est désert, son fronton brisé, mais l'immortelle déesse a autant de sanctuaires qu'il est d'âmes qui se vouent à son culte, autant de statues qu'il est d'esprits, qui, se modelant selon les rites, sculptent en eux son image. » Êtes-vous homme à trouver là dedans quelque galimatias ? Non ! c'est de « la vérité qui se réalise en beauté [1] ». Et croyez-vous qu'après avoir ainsi commenté la *Prière sur l'Acropole*, M. G. Séailles ne saurait être qu'un apologiste de Renan ? Détrompez-vous, Monsieur ! Si demain, à Tréguier, sous la protection

1. Il ne serait pas impossible qu'il y eût aussi quelque galimatias dans la *Prière sur l'Acropole*, et M. G. Séailles ne serait critiquable que d'avoir imité trop fidèlement son modèle.

des baïonnettes, M. le Ministre de l'instruction publique, au lieu de lire un discours qui lui aura coûté sans doute beaucoup de mal, lisait quelques pages du *Renan* de M. Séailles, ah ! je vous assure que les « Bleus de Bretagne » n'y reconnaîtraient pas un membre de la Ligue des Droits de l'homme ; et je croirais m'entendre moi-même !

Serai-je jamais aussi sévère pour Renan que M. G. Séailles ! J'y tâcherai, mais je n'ose en répondre. J'aurai du moins signalé son livre, et ceux de vos lecteurs qui me trouveraient trop indulgent pour les erreurs séniles de l'auteur de *l'Abbesse de Jouarre* sont priés de s'y reporter. Ce M. Séailles est un terrible homme !

***

Une chose bien curieuse, mon cher Monsieur, c'est qu'on ne puisse admettre, dans une certaine école, qu'il y ait le moindre rapport entre les questions religieuses et les questions morales, et que, cependant, personne, pas même Renan, ne puisse parler de religion sans en arriver à parler de morale. Il y a donc un Renan moraliste. On serait même tenté de croire qu'il y en a

plusieurs, et qu'ils se contredisent. Mais la réalité est plus triste encore, et il n'y a bien eu qu'un moraliste du nom de Renan, mais l'histoire des variations de sa morale n'est que celle de sa longue démoralisation, je veux dire de son lent passage de la morale la plus haute à l'épicurisme le plus vulgaire et le plus bas.

Je ne parle ici, vous l'entendez bien, — et à peine ai-je besoin de le dire, — que de la doctrine, et non de l'homme. « Je suis fort égoïste », nous disait-il l'autre jour ; et peut-être exagérait-il. A la vérité je connais peu d'œuvres d'où la pitié soit plus complètement absente que de la sienne ; et je dois avouer que peu d'hommes ont pris plus galamment leur parti de la misère des autres. Mais sa vie privée n'en a pas moins été parfaitement digne, et parfaitement noble. Il n'a vécu que de son travail, et que pour son travail. Ses ambitions n'ont guère été que de l'ordre intellectuel, et elles n'ont ni dépassé, ni peut-être atteint son mérite, je veux dire celui qu'il était en droit de s'attribuer, du consentement, ou d'après le jugement de ses contemporains. Il a eu, sans l'affecter, ni surtout l'étaler, le mépris de l'argent, Nous lui en saurons gré, si nous sommes justes. Ce

sont en effet là presque autant de vertus. Mais, après cela, je ne saurais trop regretter — pour lui — que, connaissant ainsi le prix, et peut-être la difficulté de la vertu, son dilettantisme se soit fait un jeu, sur ses vieux jours, de l'abaisser au rang du vice, et de parler de l'une et de l'autre comme indifféremment, avec le geste incertain et la langue pâteuse d'un Silène libidineux. Relisez *l'Abbesse de Jouarre*, ou encore tel discours de Renan à la jeunesse des écoles, si ces expressions vous paraissaient trop fortes.

*
* *

Rien n'est plus grave, et on pourrait presque dire plus pieux, que les premiers écrits de Renan, ceux qu'il a réunis plus tard pour en former ses *Etudes d'histoire religieuse* et ses *Essais de morale et de critique*. Vous savez que ce sont aussi quelques-unes de ses meilleures pages. Son étude sur *les Religions de l'Antiquité* et sur *la Poésie des Races celtiques* sont demeurées et, je le crois, demeureront à bon droit classiques. On eût dit, véritablement, qu'en sortant de Saint-Sulpice il en eût emporté la résolution de montrer au monde que la rupture d'un prêtre

avec le christianisme peut quelquefois s'inspirer des plus louables motifs, — à plus forte raison celle d'un simple séminariste, — et n'être ainsi, de leur part à tous deux, qu'une sorte d'engagement à vivre d'une vie plus sévère, plus retirée, presque ascétique, et qui soit comme un exemple de vertu dans l'incrédulité.

Je crois aussi reconnaître là l'influence de sa sœur Henriette [1].

On n'a pas assez parlé d'Henriette Renan. Instruite, intelligente, esprit viril, plus impérieuse qu'aimante, aigrie par la pauvreté, par l'exil, par les humiliations du préceptorat, incrédule avec passion, comme on l'était au dix-huitième siècle, Henriette, qui, plus que personne,

1. J'ai plusieurs fois signalé l'influence d'Henriette Renan sur son frère. Il faudra lui faire un jour, dans les biographies qu'on écrira d'Ernest, une place qu'on ne lui a pas encore faite, quoique Mme Duclaux l'ait indiquée, dans sa *Vie de Renan*. Henriette a été véritablement, dans la crise décisive de 1845, « la conscience » de son frère. Voyez à cet égard, dans leur *Correspondance*, les lettres datées de cette année, et rapprochez-les des paroles de Renan dans son opuscule : *Ma sœur Henriette* : « Henriette m'avait devancé dans la voie, ses croyances catholiques avaient complètement disparu ; mais elle s'était toujours gardée d'exercer sur moi aucune influence à ce sujet. Quand je lui fis part des doutes qui me tourmentaient, et qui me faisaient un devoir de quitter une carrière où la foi absolue est requise, *elle fut ravie*... Ses lettres exquises furent, à ce moment décisif de ma vie, *ma consolation et mon soutien.* »

— et beaucoup plus qu'aucun motif d'exégèse ou de philosophie, — avait poussé son frère aux résolutions suprêmes, avait compris admirablement que ce que, dans un siècle de doute, on peut opposer de plus fort au christianisme, c'est une vie toute d'honneur, de sacrifice et de vertu, qui, pour se soutenir, ne semblerait avoir eu besoin ni de ses leçons, ni de son appui, ni de ses promesses. Elle avait voulu que son frère fût cet homme, et cette vie sa vie. C'est pourquoi, tout en rejetant le dogme, et sans dire expressément ce qu'il en repoussait, — et qui n'était peut-être, à ce moment de sa vie, que l'obligation générale de croire et de se « soumettre », — Renan garda fidèlement la morale de ses maîtres, et ne la modifia d'abord qu'en donnant pour but à son activité le progrès de l'esprit au lieu de la perfection du cœur.

Et il est vrai que c'était la modifier assez profondément, si c'était faire de l'orgueil le maître de sa vie. *Quomodo cecidisti, Lucifer?* C'est ainsi que sont tombés les anges... Mais Renan ne s'en aperçut pas tout de suite, ni ses premiers lecteurs ; et, au contraire, dans la littérature de son temps, que le naturalisme, ou

le matérialisme commençait d'envahir, quelques articles, tels que ceux que nous venons de rappeler, ou comme encore ses articles sur *la Farce de Patelin* et sur *la Théologie de Béranger*, qu'il traitait avec le dernier mépris, faisaient de lui le représentant de l'idéalisme, et, généralement, de tout ce que les Baudelaire et les Leconte de Lisle, les Dumas et les Flaubert, les Taine et les Littré semblaient alors menacer d'une ruine prochaine.

*
* *

C'est sur ces entrefaites qu'éclatait l'affaire du Collège de France. Nommé à la chaire de langue et de littérature hébraïques, Renan prononçait, en en prenant possession, sur *la Part des Peuples sémitiques dans la civilisation*, un discours dont une phrase excitait un tel tumulte que le ministre d'alors — c'était Victor Duruy — croyait devoir lui interdire la parole. En même temps, et comme compensation, il lui offrait à la Bibliothèque nationale une place de conservateur des manuscrits, que Renan refusait en enveloppant son refus de la phrase célèbre : *Pecunia tua tecum sit !* Il n'en fallait pas da-

vantage, en ce temps-là, dans le silence de l'Empire, pour conférer à un homme toute la notoriété dont les journaux disposent, et, le succès — ou le scandale — de la *Vie de Jésus* s'y ajoutant à quelques mois d'intervalle, Renan devenait un personnage dans l'opinion [1].

Il n'y devait pas résister ; et il faut convenir que jamais, peut-être, popularité plus rapide et plus étendue ne produisit sur un homme d'effets plus désastreux. On vit alors un nouveau Renan, disons mieux, le vrai Renan se dégager de l'humble et modeste hébraïsant qu'on avait connu jusqu'alors. L'orgueil, un incommensurable orgueil, qu'il excellait à cacher sous les

1. Ce passage demande une courte rectification. Ce n'est pas Victor Duruy, c'est M. Rouland qui dut suspendre le cours de Renan ; mais la suspension n'était pas une solution ; et ce fut Victor Duruy qui se trouva quelques mois plus tard hériter de l'affaire. La *Vie de Jésus* avait paru dans l'intervalle. Mais ce fut bien encore Victor Duruy qui proposa la compensation de la Bibliothèque nationale, et Renan ne la refusa pas tout de suite. Il négociait encore quand il lança son *Pecunia tua tecum sit*, et Victor Duruy, dans ses *Notes et Souvenirs*, estime, et à bon droit, qu'il n'avait pas mérité, lui, Duruy, de recevoir au visage cette réplique un peu emphatique.

Voyez sur l'affaire, en même temps que les *Notes et Souvenirs* de Victor Duruy, le volume de Renan : *Questions contemporaines* : La *chaire d'hébreu au Collège de France*. La leçon d'ouverture du cours du Collège de France, occasion et cause première de la révocation de Renan, parue d'abord en brochure, 1862, a été réimprimée en tête du volume intitulé : *Mélanges d'histoire et de voyages*, 1890.

dehors de la bonhomie, le libéra des contraintes que sa pensée s'était imposées jusqu'alors. Fort de l'inattaquable dignité de sa vie, plus laborieuse et plus diversement occupée que jamais, c'est alors qu'il donna carrière à la légèreté de son dilettantisme ; qu'il se crut spirituel en reprochant à Jésus de « n'avoir pas eu le don de sourire de son œuvre », ce qui est la qualité essentielle d' « une personne distinguée » ; qu'il feignit de regretter que « saint Paul ne fût pas mort sceptique, naufragé, abandonné, trahi par les siens » dans le doute et le désespoir ; qu'en revanche il essaya de réhabiliter Néron, pour ses talents de chanteur, et qu'il en fit, pour ses inventions obscènes, le révélateur de la « pudeur chrétienne ». C'est à M. G. Séailles que, n'ayant pas ici *les Origines du Christianisme* sous la main, j'emprunte ces exemples. Mais le lecteur me fera confiance si je le prie de croire que les semblables abondent dans les volumes qui ont suivi *l'Antéchrist*. « C'est une terrible tentation, a-t-on dit, que de n'avoir personne au-dessus de sa tête. » Je ne sais si ce n'en est pas une aussi terrible — je dis *moralement* — que de n'avoir autour de soi que des applaudisseurs.

L'histoire de la lente démoralisation de Renan peut en servir d'une triste preuve.

Car, ce qui suivit, nul sans doute ne l'ignore. C'est ce que l'on connaît le mieux de la biographie de Renan ; et, comme dit l'historien, il serait peut-être plus sage — et plus respectueux pour un grand écrivain — de se contenter de le regretter, que de le raconter : *Quæ secuta sunt defleri magis quam narrari possunt.* Hélas ! avoir écrit, au temps de sa jeunesse, *l'Avenir de la Science* ! et s'être fait du savoir « une religion » ! avoir enseigné, pendant trente ans, le mépris de tout ce que le « monde » estime, le dédain des plaisirs grossiers, la haine des pensées vulgaires ! avoir placé si haut son idéal qu'un moment les hommes aient pu douter s'il ne remplacerait pas l'ancien ! et finir par *le Prêtre de Némi,* par *l'Abbesse de Jouarre*, par les articles et les discours qui forment le volume intitulé : *Feuilles détachées* ! « Sitôt que j'eus montré le petit carillon qui était en moi, a-t-il écrit dans ses *Souvenirs de Jeunesse*, le monde s'y plut, et, peut-être pour mon malheur, je fus engagé à continuer. » Il a raison de dire : pour son malheur ! et la fin de sa carrière, en en éclairant

le commencement d'une lueur suspecte, le gâtera toujours.

*
* *

Quelles leçons, en effet, ce vieillard a-t-il données à la jeunesse ? Quel usage a-t-il fait de l'autorité que lui avait conquise quarante ans de travaux ? quel compte a-t-il tenu de la responsabilité que lui imposaient ses origines, son début dans la vie, les admirations qu'il traînait à sa suite, le respect de son propre labeur, de sa réputation et de sa gloire ? « M'étant peu amusé quand j'étais jeune, j'aime à voir s'amuser les autres. Ceux qui prennent la vie ainsi sont peut-être les vrais philosophes. » C'est le suprême conseil du maître, celui qui résume ou qui contient tous les autres ! Et comme on pourrait douter de ce qu'il entend par « s'amuser », lui-même a pris soin de spécifier qu'il n'excluait du nombre des « amusements » ni la débauche, ni l'ivresse, ni « les femmes », ni l'alcool, ni la « morphine ». Était-ce bien la peine de maltraiter si fort l'auteur du *Dieu des bonnes gens*, et de lui reprocher, si crûment, d'avoir « en un siècle préoccupé de problèmes aussi sérieux que ceux

qui nous obsèdent, accepté devant le public un rôle de faux ivrogne et de faux libertin [1] » ?

Ce rôle, Renan ne l'a pas « accepté » seulement ; il l'a sollicité. Comme un vieil acteur, et, entre deux crises de rhumatisme, le bras en écharpe, nous l'avons vu monter en scène aux applaudissements d'un public dont il ne semblait plus comprendre ce que le rire avait d'irrespectueux et de dérisionnaire. C'est le châtiment de l'ironie ! L'habitude de rire de tout semble donner aux autres comme un droit de rire de nous ; et, en effet, si nous nous faisons un jeu de ne rien respecter, pourquoi nous respecteraient-ils ! Renan s'est plus d'une fois mépris, dans ses dernières années, sur la qualité du rire qu'il excitait ; et il n'a pas senti que ce n'était plus de ce qu'il disait qu'on riait, mais de lui qui le disait, et — parce que la jeunesse est cruelle — de ce qu'il y avait de plus lamentable encore que de risible à le voir profaner, sous son masque de curé rabelaisien, tout ce qu'il avait jadis adoré !

1. Une comparaison tout à fait instructive à cet égard, est celle que l'on pourra faire de l'article sur *la Farce de Patelin* avec les articles sur *le Journal d'Amiel* ; ou de l'article sur *la Théologie de Béranger* avec le *Discours à l'Association des étudiants*, 1885.

Et on ne pouvait s'empêcher de faire une comparaison ! On songeait vaguement, mais irrésistiblement à Taine, son rival de gloire et de popularité, qui, tandis que l'ancien séminariste blasphémait dans la « chaleur communicative des banquets », donnait, au contraire, lui, l'ancien normalien, à sa courageuse et âpre recherche de la vérité, je ne sais quel caractère ou quel accent de plus en plus voisins de la prière.

La comparaison se précisait et se prolongeait en parallèle.

On se rappelait qu'au temps où Renan défendait contre les assauts du matérialisme la « Catégorie de l'Idéal », c'était le temps où le naturalisme se réclamait de Taine ; — et il semblait alors qu'il en eût le droit.

On se souvenait encore que, tandis que Taine, en faisant l'éloge de La Fontaine, célébrait les vertus de l' « Esprit gaulois », c'était l'époque où Renan, lui, n'y voyait que l'expression du « vice égrillard », la « coquetterie de l'immoralité », la « gentillesse du mal », et généralement les qualités que nos pères faisaient profession d'admirer dans *les Oies du frère Philippe*, ou dans *Mazet de Lamporecchio*.

On se rappelait que l'opuscule de Renan sur sa *Sœur Henriette*, où il affirmait plus énergiquement que jamais sa foi dans la « réalité supérieure du monde idéal », était contemporain, ou à peu près, de la phrase devenue quasi proverbiale de Taine sur le vice et la vertu « qui ne sont que des produits comme le vitriol et le sucre ».

On essayait de mesurer le chemin parcouru.

Et on s'apercevait que, tandis que la pensée de Taine, de jour en jour plus maîtresse d'elle-même, s'était élevée pour ainsi dire avec l'objet de ses méditations, au contraire, celle de Renan, lui échappant de jour en jour, s'était abaissée comme insensiblement au niveau, nous ne pouvions plus dire de celle de Béranger, mais du pharmacien Homais. O misère ! ce lévite s'égayait maintenant lui-même d'être « un curé raté » ! Et, de cette évolution contradictoire, ou inverse, des deux grands écrivains rivaux, quand on cherchait la raison, on la trouvait dans cette observation que, décidément, la pensée ne se suffit pas à elle seule ; qu'elle a besoin, pour se soutenir, d'un autre support qu'elle-même ; et que, quand il lui manque, elle tombe de plus ou moins haut, mais elle tombe toujours !

*
* *

Je ne crois pas, mon cher Monsieur, que cette conclusion sur « la morale de Renan » soit pour déplaire à nos lecteurs.

Mais ils apprendront certainement avec plaisir, qu'elle est conforme à celle de l'auteur des *Affirmations de la conscience moderne*, M. G. Séailles, dont je vous disais deux mots au début de cette lettre. « Pour avoir voulu s'élever au-dessus de la vie, faire le grand seigneur, on tombe à la pauvreté de la bête, à la misère d'un moi individuel, qui ne se soutient que par l'illusion d'exister. » Ce sont les propres paroles de M. G. Séailles, à la page 355 de son *Ernest Renan*, 3e édition ; et je ne doute pas, ni vous non plus, qu'en les énonçant, il ne se soit souvenu de Pascal. Mais alors?... Qui le retient donc ou l'empêche d'aller jusqu'au bout?... Si je le lui demandais, il me dirait peut-être que cela ne me regarde pas ; et vous, Monsieur, vous me feriez observer à bon droit que ce n'est pas aujourd'hui le point.

Contentons-nous donc de dire avec M. Séailles que, si le « grand penseur breton » fut, comme

nous l'avons vu, un pauvre philosophe, il ne fut pas un meilleur moraliste ; et, comme ils essayeront de soutenir le contraire, à Tréguier, j'avais à cœur de mettre le public en garde contre leur manière « d'aimer la vérité ». Les pires sophistes que l'on connaisse n'ont pas donné à la jeunesse de pires leçons qu'Ernest Renan. Il écrivait peut-être comme Platon, mais il a pensé comme Gorgias ! Et, en vérité, j'aimerais mieux mettre aux mains des jeunes gens... *les Liaisons dangereuses,* voire les romans de Crébillon fils, que « le petit volume in-18 relié en maroquin noir », où, joignant le blasphème à l'ironie, « il voulait réunir quelques pages sincères pour ceux ou celles à qui le vieux missel ne suffit plus » !

J'examinerai, Monsieur, dans une quatrième lettre, l'œuvre de Renan comme historien, et dans une cinquième, si vous le voulez bien, — après que l'éloquence officielle aura coulé, — nous conclurons sur la nature et la portée de son œuvre en général, et de son influence.

QUATRIÈME LETTRE

Dinard, 14 septembre 1903.

MONSIEUR,

« ... *Siate buoni cristiani e sarete ottimi democratici :* Soyons de bons chrétiens et nous serons d'excellents démocrates. » J'aime à citer ces paroles d'un pape, — qui n'était pas Léon XIII, ni Pie IX [1]. — Elles sont vraies d'une vérité profonde. Et si je n'en pouvais pas donner d'autre preuve, il me suffirait encore de celle que me fournirait, par les contraires, l'évolution des idées historiques de Renan. Car lui aussi, Renan, a été « démocrate », en 1848, quand il écrivait son *Avenir de la Science* et que, sans le savoir, il était encore, dans le fond de son cœur, tout plein de la religion que déjà ses lèvres avaient reniée ! Mais à mesure qu'il s'est davantage et systématiquement éloigné de la religion, à mesure aussi ses idées historiques se sont comme « aristocratisées » ; et, finalement j'oserais dire

1. La phrase est de Pie VII, ou plutôt du « citoyen cardinal Chiaramonti, évêque d'Imola », dans un mandement daté de 1797.

que je ne connais pas de conception de l'histoire plus « féroce » que la sienne, ou, comme dit le poète, « moins détrempée du lait de l'humaine tendresse », si je n'aimais mieux dire, pour me faire aujourd'hui mieux entendre et à plus de gens, que je n'en connais pas de plus « anti-démocratique ».

*
* *

Je ne m'exprimerais pas ainsi, je l'avoue, s'il ne s'agissait que des opinions qu'on s'amuse, depuis quelques jours, à extraire de ses *Œuvres complètes*, et dans lesquelles il a parlé, de la Révolution française ou de la *Déclaration des droits de l'homme,* presque plus sévèrement que Taine [1].

1. Il ne lui en a d'ailleurs pas coûté, le cas échéant, de dire exactement le contraire, ayant toujours eu pour principe de mettre ses « idées » à part de ses « opinions », et de ne pas transiger sur les premières, mais d'accommoder assez complaisamment les secondes aux circonstances. Il en faisait naïvement, ou un peu cyniquement l'aveu dans son *Discours à l'Association des étudiants*, 1886 :

« Mon vieux principe de fidélité bretonne fait que je ne m'attache pas volontiers aux gouvernements nouveaux. Il me faut une dizaine d'années pour que je m'habitue à regarder un gouvernement comme légitime... Mais voyez la fatalité ! Ce moment où je me réconcilie, *et où les gouvernements de leur côté commencent à être assez aimables pour moi*, est justement le moment où ils sont sur le point de tomber et où les gens avisés s'en écartent. Je passe ainsi mon temps à cumuler des amitiés fort diverses et à escorter de mes regrets, par tous les

On peut ne pas tout approuver de la Révolution française, — ce qui serait mon cas ; — ou même n'en rien approuver du tout, — ce qui ne l'est plus ; — et n'en être pas moins ardemment démocrate. La Révolution française est une chose : la démocratie en est une autre ! On peut encore, comme Alexis de Tocqueville, reconnaître dans le progrès de la démocratie, le fait le plus universel et en même temps le plus irrésistible de l'histoire du monde, — si le progrès de la démocratie n'est autre chose en somme que le progrès même de la civilisation vers une décroissante inégalité des conditions, — et d'ailleurs n'avoir aucun goût, personnellement, pour la démocratie. On la subit alors, comme on fait des lois de la nature, et, tout en protestant contre elle, on s'y résigne.

Mais tel n'est pas le cas de Renan. Quelques boutades n'importent guère, auxquelles il serait aisé d'en opposer qui les contredisent ! Mais

chemins de l'Europe, les gouvernements qui ne sont plus. »

C'était sans doute le moins, s'il leur a dû quelque chose à tous, en commençant par le second Empire, et aussi pouvons-nous être sûrs qu'après un peu de résistance, il se fût rallié comme aux autres à celui qui le célébrait, le mois dernier, à Tréguier : « Messieurs, ami de tout le monde... » D'illustres savants, Laplace et Cuvier par exemple, ont éprouvé le même besoin de se ranger à tout prix du côté du gouvernement.

c'est sa conception même de l'histoire qui est « antidémocratique », en son fond, et dans la mesure même où elle est « antichrétienne ». C'est en tant que « païen » qu'il est « aristocrate ». Et, comme j'ai tâché de vous le montrer en vous parlant de sa « philosophie », c'est ce que je voudrais vous faire voir aujourd'hui en démêlant les deux ou trois idées qui font, comme il aurait pu dire, « l'épine dorsale » de sa conception de l'histoire. Il aimait ce genre de métaphores ; et il ne disait pas que l'histoire du monde, par exemple, est celle d'un conflit de causes adverses, mais « la résultante d'un parallélogramme de forces ».

La première de ces idées est sa *Théorie de la Race*, à laquelle peut-être a-t-il été conduit par ses études linguistiques, et dans sa croyance à laquelle, ultérieurement, l'ont confirmé l'aristocratisme de ses instincts, et le parti littéraire qu'il a cru qu'on en pouvait tirer.

Et, à ce propos, mon cher Monsieur, n'est-il pas, dois-je dire piquant, ou plutôt douloureux, d'observer que ce grand « apôtre de la tolérance », avec sa théorie de la race, aura été, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, l'un des

patrons ou des fauteurs de l'antisémitisme ? Oui, je vous entends bien, vous allez me dire que Voltaire avait commencé. Et, en effet, vous aurez raison : personne, pas même Renan, n'a parlé des Juifs plus injurieusement que Voltaire. Mais Renan a trouvé le moyen de faire pis, si c'est lui qui n'a pas craint, comme historien, de fonder l'antisémitisme sur l'universalité même des préjugés dont les Juifs ont été victimes ; et lui qui, comme linguiste, ou comme ethnographe, a prétendu transformer les différences qui séparent l'aryen du sémite, en oppositions, incompatibilités, et hostilités foncières et irréductibles [1].

1. Je me contenterai de citer un ou deux textes sur ce point, et naturellement je ne les emprunterai pas à la conférence intitulée : *Identité originelle et séparation graduelle du Judaïsme et du Christianisme.* On y lit, à la vérité, que « le judaïsme, qui a tant servi dans le passé, servira encore dans l'avenir » ; que « tout Juif est un libéral » ; et que « les ennemis du judaïsme ce sont, en général, des ennemis de l'esprit moderne ». On y lit encore : « Le monde *avait pris* la vérité religieuse au judaïsme, et il traite le judaïsme de la manière la plus cruelle. » Il ajoute, par un trait d'inimitable flatterie, dont lui seul était capable : « C'est toujours ainsi que les choses se passent : quand on travaille pour l'humanité, on est sûr d'être volé d'abord et, par-dessus le marché, d'être battu. » (*On rit. — Applaudissements.*) Mais ces choses ont été dites devant la *Société des Etudes juives,* sur l'invitation du baron de Rothschild, et à Dieu ne plaise que je suspecte l'entière sincérité de l'orateur, mais la vraie pensée de Renan est ailleurs.

Elle est dans ce passage de son *Histoire des Langues sémitiques* :

« Ce serait pousser outre mesure le panthéisme en histoir

Ouvrez maintenant *la France juive*, et dites-moi si la partie théorique n'en est pas du Renan tout pur, et du meilleur Renan, le plus sérieux, l'auteur de l'*Histoire générale et comparée des Langues sémitiques* ? Il y a du Toussenel, il y a du

que de mettre toutes les races sur le pied d'égalité... Je suis donc le premier à reconnaître que la race sémitique, comparée à la race indo-européenne, *représente réellement une combinaison inférieure de la nature humaine.* »

C'est exactement ce qu'on dit du nègre aux Etats-Unis. Je lis encore dans *l'Antéchrist* :

« Ce ne peut être sans raison que ce pauvre Israël a passé sa vie de peuple à être massacré. *Quand toutes les nations et tous les siècles vous ont persécuté il faut bien qu'il y ait à cela quelque motif.* Le Juif, jusqu'à notre temps, s'insinuait partout en réclamant le droit commun, mais en réalité le Juif n'était pas dans le droit commun ; il gardait son statut particulier ; il voulait avoir les garanties de tous, et par-dessus le marché, ses exceptions, ses lois à lui. *Il voulait les avantages d'une nation, sans être une nation, sans participer aux charges des nations.* »

L'auteur de *la France juive* n'a pas dit autre chose. Et je n'ai pas enfin souvenance qu'il ait dit ceci, que je trouve dans *l'Eglise chrétienne* :

« Le régime du ghetto est toujours funeste. Or, les pratiques du pharisaïsme et du talmudisme faisaient de ce régime de réclusion l'état naturel du peuple juif. *Le ghetto a été pour le Juif moins une contrainte venant du dehors qu'une conséquence de l'esprit talmudique.* »

Si ce n'étaient là que des opinions, il suffirait de leur en opposer de contraires, mais ce qui fait la gravité de ces déclarations que, sans doute, on ne saurait traiter de boutades, c'est que dans les écrits où je les reprends, elles sont formulées au nom de « l'histoire » et de la « science ». Renan eût dit volontiers que ce ne sont point là des « opinions » qu'il exprimait, mais des « faits » qu'il constatait, et les ayant constatés, « il s'en laverait les mains », son rôle de savant n'étant, comme ils disent dans l'école, que de constater « des faits ».

Gobineau dans *la France juive* ; il y a aussi beaucoup de Drumont : je ne sais s'il n'y a pas presque autant de Renan. Renan a donné à l'antisémitisme une base « pseudo-scientifique » ; il l'a fondé en linguistique et en physiologie. Sa compétence d'hébraïsant s'est étendue à tout ce qu'il lui a plu de dire du Juif. Et c'est pourquoi, si vous voyez avec moi, comme je n'en doute pas, dans l'antisémitisme, une des formes les plus aiguës de l'intolérance contemporaine, vous serez bien aise de constater avec moi que « l'apôtre de la tolérance » en a sa large part de responsabilité.

« Bien aise », qu'est-ce à dire ? et pour quelles raisons en serons-nous bien aises ? Oh ! il n'y en a qu'une, et elle est suffisante. C'est que nous croyons, vous et moi, qu'aucune théorie n'étant plus fausse, aucune théorie n'est plus dangereuse, et en même temps moins « chrétienne » que la théorie des races. Eh, sans doute ! nous le savons bien, qu'il y a des différences ; et nous n'eussions pris Ernest Renan ni pour un Apache ni pour un Mongoloïde ! C'était un Celte et nous ne confondons pas un Celte avec un Germain. Nous n'ignorons pas davantage que la mentalité

d'un « Jaune » ou d'un « Noir », qui d'ailleurs n'est pas la même, n'est pas non plus celle d'un « Blanc ». Mais nous savons aussi que l'histoire de l'humanité n'est, en un certain sens, que l'histoire du rapprochement, du mélange, et de la fusion des races. Nous savons encore que, si le mélange est plus fréquent et la fusion plus intime entre des races plus voisines, le « Sémite » et l'« Aryen » sont des « blancs ». Nous savons que si des Français, des Anglais, des Allemands s'opposent par toute la suite de leur histoire, cela tient précisément à ce qu'ils ont, *comme hommes*, les mêmes appétits, les mêmes convoitises, les mêmes ambitions. Les différences ne sont qu'à la surface : l'identité est au fond. « Grattez le Russe et vous trouverez le Cosaque », dit une espèce de proverbe. Mais Shakespeare a bien mieux dit quand il a mis dans la bouche de Shylock ces paroles devenues non moins proverbiales : « Quand vous nous frappez, ne le sentons-nous pas ? Quand vous nous insultez, n'en frémissons-nous pas ? Et si vous nous outragez, ne nous vengerons-nous pas [1] ? »

1. Rétablissons ici le texte de Shakespeare, afin qu'on puisse

Mais surtout, Monsieur, nous nous glorifions de croire que, si les différences étaient plus profondes qu'elles ne le sont et, quand elles le seraient, le christianisme n'a paru dans le monde que pour les atténuer, et quelque jour les abolir. La théorie des races fût-elle vraie pour le passé de notre pauvre espèce, nous estimons qu'elle serait fausse pour le présent, et fausse pour l'avenir ! C'est la distinction que Renan n'a pas faite, et elle est fondamentale. Avec sa théorie des races, il me fait l'effet d'un homme qui, sous le prétexte que l'esclavage était la pierre angulaire des sociétés antiques, le regretterait, et s'efforcerait d'en restaurer l'institution parmi nous. Et il est vrai que l'hypothèse ne l'eût pas effrayé. « Le grand nombre, a-t-il dit quelque

en opposer utilement les termes à ceux des citations de la précédente note :

« Je suis un Juif ! un Juif n'a-t-il pas des yeux, un Juif n'a-t-il pas des mains ? des organes, des sens, des affections, des passions ? N'est-il pas nourri de la même nourriture, blessé des mêmes armes, sujet aux mêmes maladies, guéri par les mêmes remèdes, réchauffé et refroidi par le même été et le même hiver qu'un chrétien ? Si vous nous piquez, est-ce que nous ne saignons pas ? Si vous nous chatouillez, est-ce que nous ne rions pas ? Si vous nous empoisonnez, est-ce que nous ne mourons pas ? Et si vous nous outragez, est-ce que nous ne nous vengerons pas ? » (*Le Marchand de Venise*, XIII.)

Mais Shakespeare ne savait pas que le Juif fût une combinaison « réellement inférieure » de la nature humaine !

part, doit penser et jouir par procuration. » C'est la traduction de la dure parole : *Humanum paucis vivit genus !* et c'est ici que la théorie des races se continue, mais ne s'achève pas encore, par la *Théorie du Surhomme*.

*
* *

C'est à l'Allemand Nietzsche qu'on fait généralement honneur de l'invention, et je conviens qu'il n'en serait pas indigne ! Mais, sans parler à ce propos d'Hegel et de Victor Cousin, avec leurs « hommes providentiels », de Carlyle, d'Emerson, de Darwin, avec sa « sélection naturelle », et de quelques autres, nul, et avant Nietzsche, n'a donné de la *Théorie du Surhomme* une expression plus complète, plus cynique d'ailleurs, et j'ai envie de dire plus ingénue qu'Ernest Renan. On peut être cynique avec ingénuité[1] !

De même donc que des générations de patients travailleurs, acharnées au labeur de chaque jour, les unes courbées sur le sol qu'elles fouillent, les autres enchaînées au dur travail de l'usine ou de l'atelier, ne semblent avoir et ne se donnent à

1. Voyez *Dialogues philosophiques*.

elles-mêmes d'autre raison de vivre que de préparer une fortune au prodigue qui la dissipera, c'est ainsi que, dans le silence et dans l'ombre, elles accumuleraient, aux dépens d'elles-mêmes, le capital d'intelligence dont le surhomme qui naîtra d'elles fera quelque jour largesse à l'humanité tout entière. On nous parle des « fins mystérieuses de la nature » : la nature, mieux connue, n'a qu'un but, comme aussi bien l'histoire, et ce but, c'est la production du « surhomme ». Car, en qui voyons-nous que l'humanité se plaît à se reconnaître ? Est-ce dans le « bon fils », dans le « bon époux », dans le « bon père » des inscriptions funéraires ? Non, mais c'est dans les rares exemplaires d'elle-même qui la dépassent. Qu'importe après cela la misère des uns, la souffrance des autres ? Qu'ils continuent donc de souffrir, de peiner, de travailler pour nous : nous « penserons » et nous « jouirons » pour eux ! Et quel droit auront-ils de s'en plaindre, s'ils ne vivent, en réalité, que de se dévouer à nos jouissances, et si l'amélioration de leur sort ne dépend de rien tant que de l'exercice de notre pensée ? Même Renan ne doute pas qu'ils ne s'en félicitent, et il voit poindre le jour où les foules

seront trop heureuses, non seulement de se soumettre, mais de s'offrir aux expériences que le surhomme se proposera de tenter sur elles, — par amour de la science, et pour la satisfaction de son propre génie.

Avais-je tort, Monsieur, de vous dire qu'on ne saurait guère imaginer de conception de l'histoire « plus féroce » ? que le mépris de l'humanité ne s'est jamais exprimé d'une façon plus cynique, ou rarement, — et quoique d'ailleurs en termes plus « plaisants », on serait tenté de dire plus « badins » ? — et que la superstition de la science, incarnée dans le savant que Renan croyait être, et la religion de l'intellectualisme n'ont jamais plus audacieusement ni plus ingénument manifesté ce que l'orgueil de savoir le syriaque ou le zend a d' « antidémocratique » ? C'est un troisième et dernier trait sur lequel il faut que j'insiste.

*
* *

Un homme que Renan n'aimait guère, et dont la lourdeur de style offensait sa délicatesse de bel esprit, Auguste Comte, a écrit : « J'ai déploré quel-

quefois la funeste influence morale qui accompagne toujours la culture intellectuelle, surtout scientifique. On peut la caractériser comme consistant à développer la personnalité par l'exaltation de l'orgueil, et à comprimer la sociabilité par une concentration solitaire. » Oui, le savant, mais surtout l'érudit, le philologue, l'hébraïsant, en arrivent très vite à se complaire en eux, dans l'exception qu'ils croient être, et non moins promptement à se figurer que la civilisation n'a d'objet que de favoriser celui de leurs études [1]. C'est justement le cas de Renan. Il a cru, très sérieusement, que les « hautes études », comme on les appelle, faisant l'objet de la civilisation, la civilisation se résumait en quelque sorte en elles, et du « critérium intellectuel » il

1. Le mal ne date pas d'hier, et il semble en vérité qu'il soit inséparable de la connaissance des langues anciennes, à l'exception du latin, qui est nôtre, et que nous continuons de parler même en français. Car les savants, en général, sont assez contents d'eux-mêmes, et je conviens qu'on ne s'honore pas médiocrement de savoir la physique ou la géologie, mais de toutes les formes de l'insolence intellectuelle, je ne crois pas que le monde en ait connu qui surpasse ou seulement qui atteigne l'insolence philologique, et cela, depuis l'exemple qu'en ont donné les érudits de la Renaissance : un Valla, un Filelfe, un Pogge ou un Scaliger. Leurs successeurs n'ont pas dégénéré d'eux. Ils ont passé les poètes eux-mêmes en naïve satisfaction d'être ce qu'ils étaient ; et je n'ai vu d'orgueil comparable à celui d'Hugo que celui de Renan.

a fait le juge et la mesure du progrès. Cela éclate notamment dans la complaisance excessive qu'il a toujours témoignée pour les Grecs, race de sophistes et de « joueurs de flûte » ; dans le mépris qu'au contraire il a toujours montré pour les Romains, race de soldats et de jurisconsultes ; et dans son hostilité pour le moyen âge.

Mais nous savons à notre tour qu'on ne saurait se tromper plus complètement ni plus dangereusement. « Un temps viendra peut-être, a-t-il dit, où un grand artiste, un homme vertueux, seront choses vieillies, presque inutiles ; le savant au contraire vaudra de plus en plus. » C'est le contraire qui me semble vrai. Le « savant » vaudra de moins en moins, et surtout l'érudit, l'épigraphiste ou le numismate, le philologue ou le linguiste; et, dans l'avenir comme dans le passé, ce ne sera pas l'intelligence, mais la volonté qui gouvernera le monde.

Car la société des hommes ne repose point sur un échange d'idées, ou sur une communication d'agréables paradoxes, mais sur une réciprocité de services ; et on peut bien rire « du bon vieux mot », mais c'est la « vertu » qui en fait le lien. C'est le dévouement de la mère à son fils, de la

sœur à son frère, d'Henriette à Ernest Renan. C'est le dévouement des maîtres de Saint-Sulpice au séminariste qui les a ridiculisés, C'est le dévouement des « humbles » aux pénibles besognes qui font les loisirs des professeurs du Collège de France et des académiciens. « Il n'y a pas d'amélioration intellectuelle, a écrit encore Auguste Comte, qui puisse équivaloir à un accroissement réel de courage ou de bonté. » Voilà ce que n'a pas su Renan, ou plutôt ce qu'il n'a pas compris ; et voilà cependant ce qui n'est pas moins nécessaire à l'intelligence du passé qu'à la préparation de l'avenir. Mais voilà ce qui achève aussi de donner à sa conception de l'histoire sa signification plus qu'aristocratique.

Et c'est en même temps ce qui achève de la ruiner, si, comme nous le disions, le progrès de la démocratie est le fait le plus universel et le plus continu de l'histoire du monde.

En revanche, on comprend ce qu'il a voulu dire quand il a écrit, dans ses *Dialogues philosophiques*, que la démocratie était « l'erreur théologique » par excellence ! Car, comment et pourquoi cela ? sinon parce que ni la démocratie ni la théologie ne se soucient du « Surhomme », et de

la « théorie des races », et de la suprématie des intellectuels ! De quelque distinction que les hommes se flattent, elle estiment toutes les deux que, d'un homme à un autre, la différence n'est jamais très grande, ni surtout assez profonde pour soustraire aucun d'eux aux conditions communes de l'humanité. Elles croient, toutes les deux aussi, qu'aucun homme n'est né pour lui, ni pour un autre homme, mais tous pour tous, et pour travailler ensemble, la démocratie dit : « au perfectionnement », et la théologie : « au salut » de leur espèce. Et bien loin de croire avec Renan, dont je cite les propres paroles, qu'il serait vain « d'essayer de convertir à la raison, les uns après les autres, les deux milliards d'êtres humains qui peuplent la terre ! » elles agissent toutes les deux, — et en se réservant de définir ce qu'il convient d'entendre par ce mot de « raison », — comme si cette « conversion » était l'objet final de la civilisation. Tel n'était pas, nous l'avons vu, l'idéal de Renan. Mais telle est donc aussi l'explication du dédain railleur et insolent dans lequel il les enveloppait toutes les deux. Et, à sa manière, par son propre exemple, s'il avait ainsi démontré que la

religion et la démocratie, je ne dirais pas ne sont qu'une, — ce qui serait tomber dans l'erreur de Lamennais, — mais ne sauraient, sans dommage pour toutes les deux, se séparer. l'une de l'autre, il ne s'en est pas douté, mais ce n'est pas le moindre service qu'il nous aurait rendu.

*
* *

Ne demeure-t-il donc rien de ses *Histoires*? de ses *Origines du Christianisme* ou de son *Histoire d'Israël*? et comment, si les idées directrices n'en sont pas défendables, en expliquerons-nous le prodigieux succès ?

J'ai déjà dit, Monsieur, que la trame d'érudition en était résistante et solide. Mais, de plus, Renan a eu le sentiment très vif de l'écoulement successif, ou du *devenir* perpétuel, des choses. Il n'y a d'histoire que de ce qui *devient*, ou, si vous l'aimez mieux, que de ce qui se meut, et tout le monde le sait, mais peu d'historiens s'en souviennent, quand ils écrivent; et moins nombreux encore sont ceux qui, tout en le sachant, réussissent à nous en rendre la sensation. Renan y a généralement réussi. Ses *Histoires* sont en mouvement! Les faits ne s'y succèdent pas

seulement, ils s'y engendrent les uns des autres ; on les voit poindre, se former, et se développer sous nos yeux. Négligeons sa *Vie de Jésus*, qui n'est pas de l'histoire, mais du roman, ou moins et pis que du roman ! Quel que soit l'esprit qui anime son *Saint Paul*, ses *Apôtres*, son *Antéchrist*, son *Église chrétienne*, son *Marc-Aurèle*, ses livres sont vivants, et vivants d'une vie qui n'est pas celle de leur auteur, mais la leur. C'est un rare mérite, et c'est un mérite éminent.

Ils en ont un autre, qui est le prestige de ce style dont j'ai déjà tâché de vous dire les qualités. Je ne sais cependant si j'en ai assez loué la simplicité, la variété d'aspects, et l'accent de « modernité [1] ». Il n'est pas toujours correct, ni toujours pur, et il est même souvent négligé. Si Renan s'applique, c'est à ne paraître point s'appliquer, et s'il avait quelque pédantisme, ce serait le pédantisme de la légèreté. Les profes-

1. Un trait curieux et caractéristique de la physionomie de Renan, que je n'ai pu qu'indiquer en passant, et sur lequel, dans un portrait de l'homme, il faudrait qu'on appuyât, c'est son « insensibilité ». Il est d'ailleurs bien entendu que ce n'est pas ici de « l'homme privé » que je parle, mais uniquement de l'écrivain, et je crois devoir répéter qu'il y en a peu, surtout au dix-neuvième siècle, de l'œuvre de qui la pitié soit plus complètement absente.

seurs l'affectent volontiers. Mais ce style est, comme on dit de nos jours, singulièrement « suggestif ». On en pourrait comparer le mouvement à celui d'un grand fleuve, qui ne s'embarrasserait d'aucun obstacle en son cours, et qui d'ailleurs, à la rencontre, ne les surmonterait pas, ni ne les attaquerait de front, mais les tournerait, et à chaque détour, qui nous ménagerait de nouvelles perspectives, de nouveaux horizons, des échappées inattendues, lointaines, infinies... Convenons-en franchement, si les défauts n'y manquent point, — et surtout, dans les derniers volumes, des plaisanteries qui se sentent de la liberté que le public avait donnée à Renan de tout dire, — ce n'en est pas moins un charme que de relire *les Origines du Christianisme*; et on fera bien de n'y pas céder! mais il faut le reconnaître. Je ne saurais trop le dire à nos amis, et je vous demanderai, Monsieur, de le leur redire : il faut le reconnaître, précisément pour n'y pas céder.

Et les *Histoires* de Renan ont un autre mérite encore, qui est... Mais je m'aperçois, Monsieur, qu'il est temps de m'arrêter; et, aussi bien, cet autre mérite, si j'en voulais définir aujourd'hui

la nature, j'empiéterais sur le sujet de notre dernière lettre. Il est en effet d'ordre général, et, puisque je devrai donc y revenir en essayant de caractériser l'œuvre de Renan dans son ensemble, nos lecteurs me sauront gré de ne pas abuser de leur bienveillante attention pour leur dire deux fois la même chose.

CINQUIÈME LETTRE

Dinard, 16 septembre 1903.

Monsieur,

Si je n'avais entrepris que de faire un éloge... académique, ou de tracer un portrait littéraire d'Ernest Renan, je n'aurais plus, sans doute, après avoir successivement parlé du philosophe, du moraliste, et de l'historien, et les avoir caractérisés de mon mieux, qu'à préciser maintenant la nature de leur influence ; — et voici ce que je dirais.

*
* *

J'exprimerais d'abord mon regret de ne pouvoir parler comme je le voudrais de l'hébraïsant, et, tout de suite, je vous ferais observer que ce regret même est une espèce d'opinion. Quels services Ernest Renan, professeur de langue et de littérature hébraïques au Collège de France, a-t-il rendus à la philologie sémitique ? On le saurait, je le saurais, s'ils étaient éminents ! Car je ne suis pas non plus, hélas ! un indianiste ni un sinologue, et cependant, si l'on me deman-

dait quelle estime il convient de faire d'Eugène Burnouf ou de Stanislas Julien, je crois que je pourrais le dire. Pour apprécier à sa juste valeur le caractère de leurs travaux, il me suffirait de les comparer à ceux de leurs prédécesseurs. — les travaux de Stanislas Julien à ceux d'Abel Rémusat, les travaux d'Eugène Burnouf à ceux de Chézy ou même de Colebrooke, — et, tout de suite, je crois qu'à des lecteurs même incompétents, oui, je crois, qu'incompétent comme eux, je leur en ferais pourtant sentir la supériorité. Les travaux spéciaux de Renan sont très éloignés d'inspirer la même confiance ! Et, par exemple, il s'en faut qu'on puisse lire *la Palestine*, du savant M. Münk, dans la collection de *l'Univers pittoresque*, avec le même agrément que l'*Histoire d'Israël*, mais comme on y apprend donc plus de choses [1] ! et comme on s'y sent aux mains d'un guide... moins bavard, mais plus

1. Je veux dire, et on l'entend bien, plus de choses techniques, spéciales, de celles qu'on est en droit d'attendre d'un hébraïsant qui raconte l'*Histoire du peuple d'Israël*. Car, pour les autres, celles qui ne tiennent pas essentiellement à cette histoire même d'Israël, mais qui l'éclairent de la lumière d'une comparaison, et ainsi qui font rentrer les cas particuliers dans une loi générale de l'esprit humain, Renan retrouve tout son avantage.

sûr ! Il y a beaucoup de bavardage aussi, je n'ose dire dans la traduction que Renan a donnée de l'*Ecclésiaste*, mais dans la *Préface* qu'il y a mise, et dont une phrase a survécu. « Vanité des vanités ! » c'est la phrase devenue presque proverbiale sur la vanité de l'érudition, laquelle met un homme, après quarante ans de travaux, tout juste en possession des résultats qu'atteignent du premier coup la philosophie de Gavroche et du pharmacien Homais.

Cependant, — et malgré les doutes qu'inspire la solidité de son érudition d'hébraïsant, — je m'empresserais d'ajouter que l'honneur n'en revient pas moins à Ernest Renan d'avoir comme annexé victorieusement, le premier parmi nous, au domaine de la littérature générale, les grandes, les lointaines, les riches provinces de l'orientalisme. C'est ce que j'ai déjà indiqué d'un mot dans une précédente lettre, et c'est un point sur lequel, en d'autres temps, il vaudrait la peine d'appuyer.

Vous savez certainement, Monsieur, qu'aucun autre mérite ne nous est un plus sûr garant de la rare valeur d'un écrivain, et de la portée réelle de son œuvre. On appelle cela, quand on

veut déprécier l'un ou l'autre, « vulgariser » la théologie, par exemple, ou la jurisprudence, en les mettant à la disposition des « honnêtes gens », ceux qui n'ont point d'enseigne, comme on disait jadis, qui ne tiennent boutique de rien, qui ne sont pas de la cabale ou du couvent. Mais, quand on fait attention, là-dessus, que, dans l'histoire de notre littérature française, le « vulgarisateur » de la théologie se nomme Blaise Pascal, et celui de la jurisprudence le président de Montesquieu, on s'aperçoit alors qu'il n'est donné qu'à bien peu d'écrivains de tirer ainsi une « spécialité » de l'ombre des bibliothèques, pour la produire au grand jour, et d'en enrichir, en l'y incorporant, le patrimoine héréditaire d'une grande littérature.

On ne saurait disputer ce mérite à Renan. Il a été l'un de ces vulgarisateurs. Tout ce qu'un Français, d'intelligence et de culture moyennes, sait aujourd'hui des choses de l'ancien Orient, tout ce qu'il connaît de l'histoire des « religions comparées », tout ce qu'il soupçonne des problèmes de l'exégèse biblique, l'intérêt même de curiosité qu'il y prend, tout cela, directement ou indirectement, lui vient de Renan. Renan a

eu le don d'éclairer ces matières. Un seul article de lui, sur *Mahomet* ou sur *le Bouddhisme*, nous en a plus appris sur l'islamisme, ou sur Çakya-Mouni, que les volumes laborieux du vénérable Barthélemy-Saint-Hilaire, dont tant de lecteurs ignorent jusqu'à l'existence ; — et ils font bien ! Renan, lui, dans ces sujets, évoluait, si j'ose ainsi dire, comme dans son élément ou dans son atmosphère naturelle. Les grâces de son style y faisaient merveilles. Et, à la vérité, je l'ai dit et je le répète, quelque mauvais goût s'y mêlait bien parfois, comme quand il expliquait les miracles de l'Évangile par cette plaisanterie d'étudiant : « Qui oserait dire que dans beaucoup de cas..., *le contact d'une personne exquise ne vaut pas les ressources de la pharmacie* [1] ? » Mais — puisqu'il est question de pharmacie — le philtre ou le charme opérait tout de même. On était surpris, étonné, heureux, un peu fier de s'intéresser à des questions qu'on eût cru les plus ennuyeuses du monde, et qui l'étaient à fond, sous la plume des autres. Elles

1. C'est exactement le ton des plaisanteries de Voltaire, car je ne veux pas croire que Renan fût sérieux quand il écrivait cette phrase.

devenaient « passionnantes » sous celle de Renan. Et, si c'est là ce qu'on appelle « vulgariser », souhaitons-nous à nous-mêmes beaucoup de « vulgarisateurs » comme Ernest Renan.

On peut ajouter que, dans cette mesure, — mais dans cette mesure seulement, — son œuvre, en général, et ses *Origines du Christianisme*, en particulier, ne laisseront pas d'avoir servi la cause du progrès religieux. Je crois bien, pour ma part, que nous faisons aujourd'hui plus d'état qu'il n'en faudrait faire des questions d'exégèse, et, à mon humble avis, — dans un problème où chacun peut et *doit* même avoir son avis, — l'argument essentiel de Bossuet, discutant contre Richard Simon, n'a rien perdu de sa valeur. « Qu'on me dise si, de toutes les versions et de tout le texte quel qu'il soit, il n'en reviendra pas toujours les mêmes miracles, les mêmes prédictions, la même suite d'histoire, le même corps de doctrine, et enfin la même substance? En quoi nuisent après cela les diversités des textes? Et que nous faut-il davantage que ce fond inaltérable des livres sacrés? » Mais, puisque l'on veut de l'exégèse, et qu'autant que personne j'en reconnais la très vive séduction, Renan nous a

donc rendu ce service d'attirer sur les questions d'exégèse une attention qu'en France, et avant lui, on ne leur avait guère accordée. Il nous a obligés à les examiner. Il a contraint l'apologétique à sortir des positions où elle était comme immobilisée ; et cela encore est un grand grain ! « Vous avez tué le sommeil », lui disait un homme d'esprit, — c'était Ernest Bersot, — au lendemain de la *Vie de Jésus*. Le mot n'est pas spirituel seulement ; il est profond ; et, dans un temps comme le nôtre, où rien ne serait plus dangereux que de « s'endormir », la louange d'avoir « tué le sommeil », ne terminerait sans doute pas mal un éloge d'Ernest Renan.

Mais, Monsieur, c'est autre chose qu'attendent aujourd'hui nos lecteurs, et toute conclusion sur l'œuvre de Renan leur paraîtrait insuffisante, mais surtout hésitante, qui ne se rattacherait pas à la première occasion de ces *Lettres*, et par conséquent « aux fêtes de Tréguier ». C'est le nom dont je pense que les événements des 12 et 13 septembre 1903 sont assurés désormais dans l'histoire.

*
* *

Officiels, officieux, ministériels ou autres, les « discours » n'ont pas différé sensiblement de ce que nous avions supposé qu'ils seraient, et aucun des orateurs ne nous a rien appris de bien nouveau sur Renan. On l'a loué d'avoir « aimé la vérité » ! Je me suis déjà expliqué sur ce point. Qui est-ce qui n'aime pas la vérité? Nous aimons tous la vérité ! Seulement, nous ne l'aimons pas tous de la même manière, et tout le monde ne décore pas ses imaginations de ce grand nom de vérité[1].

1. Je lis à ce propos dans l'*Histoire du peuple d'Israël*, t. II : « Quel est le but de l'humanité ? Est-ce le bien-être des individus qui la composent ? Est-ce l'obtention de certains buts abstraits, objectifs, comme l'on dit, exigeant des hécatombes d'individus sacrifiés ? *Chacun répond selon son tempérament moral, et cela suffit.* » Je le veux bien; mais je demande en ce cas de quel droit, à quel titre, au nom de quelle évidence ou de quelle certitude, si de ces deux solutions j'en préfère une, et en admettant qu'il n'y en ait que deux, je pourrai reprocher à ceux qui préfèrent l'autre de « ne pas aimer la vérité ». Etant donnée la nature des questions que Renan a traitées, j'entends donc bien que, quand nous le louons d'avoir « aimé la vérité », nous le louons d'avoir aimé ce que nous croyons être la vérité, nous qui pensons comme lui, et nous mettons notre façon de penser sous l'autorité de son nom, mais il n'en résulte pas que « sa vérité » soit absolument « la vérité » et elle n'est toujours que son opinion. Il en eût lui-même convenu volontiers, je pense, car, n'a-t-il pas dit ailleurs : « Tous les partis pris sont légitimes quand ils sont de bonne foi » ? C'est beaucoup dire, c'est même trop dire, et il faudrait savoir à quelles conditions

On l'a loué d'avoir été « l'un des maîtres de la Libre Pensée ». C'est une opinion ! Nous avons le droit d'en avoir une autre. Je l'exerce en disant que ce n'est pas penser librement que de s'imposer à soi-même, ou de recevoir de la bouche d'un ami, fût-il mon éminent confrère M. Marcelin Berthelot, la négation du surnaturel comme un « dogme absolu ». Si c'est d'ailleurs une contrainte que de soumettre sa philosophie à sa théologie, c'en est une autre, et non moins dure, que de soumettre sa théologie à sa physique. Le problème qui s'agite est de savoir si la « Science » est juge de la « Religion » ? On ne le résout pas, et on ne pense pas librement, quand on commence par poser qu'en tout état de cause on interrogera la « Science » sur la valeur de

un parti pris est « légitime ». Mais, du moment qu'il est permis ou possible de « prendre parti », c'est donc que la vérité n'apparaît pas, n'éclate pas, ne s'impose pas avec une évidence entière ! Et voilà pourquoi j'aimerais que l'on n'abusât pas de cette manière emphatique de parler, et qu'on ne fît pas un mérite aux uns « d'avoir aimé la vérité », comme si les autres, ceux qui ne pensent pas comme eux, ne l'avaient pas aimée !

L'abbé Le Hir, son professeur d'hébreu, dont il a fait un si bel éloge dans ses *Souvenirs de Jeunesse*, ne s'est jamais senti, je ne dis pas ébranlé, mais inquiété seulement dans sa foi par les « raisons philologiques » qui ont détaché Renan du christianisme. Lequel des deux a le plus « aimé la vérité » ? Pourquoi ne serait-ce pas l'abbé Le Hir ? Et en tout cas, de quel droit dira-t-on que Renan l'ait « aimée » davantage ?

la « Religion ». La question du miracle n'est autre que la question de la « liberté de Dieu » : on ne la résout pas, et on ne pense pas librement quand on refuse de la poser, en affirmant qu'il n'y a pas de Dieu, et que d'ailleurs, s'il y en avait un, il ne saurait déroger à l'immutabilité de ses lois. La liberté de penser serait vraiment, comme on dit, à trop bon marché, si elle ne consistait que dans la liberté de ne pas croire, et il se peut qu'il y ait des raisons de croire comme il y en a de douter.

Et on a loué enfin Renan d'avoir été « l'apôtre de la tolérance », mais on a oublié de nous dire contre qui et dans quelles circonstances il avait exercé son apostolat. Bayle, protestant au nom de la « conscience errante » contre la révocation de l'édit de Nantes, est un « apôtre de la tolérance ». Voltaire, intervenant dans l'affaire des Calas, — et quels que fussent d'ailleurs ses motifs de derrière la tête, — est un « apôtre de la tolérance ». Dans quelle autre affaire que la sienne avons nous vu Renan intervenir ? Et quelle cause lui a-t-il fallu défendre contre l'intolérance ? Il a revendiqué, théoriquement, — car je ne sache pas que personne le lui ait dis-

puté, — le droit d'exprimer librement sa pensée? A ce compte, nous sommes donc tous des « apôtres de la tolérance », — et j'avoue que, pour ma part, je n'y vois pas de difficultés : je suis un « apôtre de la tolérance ». *Ed'anch'io* [1]...

Mais si les discours de Tréguier n'ont rien eu que d'assez insignifiant, — et surtout d'assez attendu, — ce sont nos journaux parisiens qui,

1. Il en est de ce mot de « Tolérance » comme de celui de « Vérité » : beaucoup de gens l'emploient, mais peu le placent bien.

Je ne saurais avoir la prétention de l'expliquer ou de le définir dans une note, mais ce que je voudrais qui fût bien entendu c'est qu'il n'implique pas « l'approbation » de ce qu'on « tolère » et qu'on a toujours le droit d'opposer des « idées » à des « idées ». S'il en était autrement, c'est Renan lui-même qui serait un modèle d' « intolérance », n'ayant passé quarante ans de sa vie qu'à opposer ses « idées » sur le christianisme à celles de Bossuet, par exemple, et même de quelques-uns de ses propres contemporains.

Mais l' « intolérance » ne commence qu'au moment et au point précis où ce ne sont plus des « idées » ni des « mots » qu'on oppose à des « idées », mais des arguments d'un autre ordre, et par exemple, quand on nous empêche d'écrire ou de parler. Aussi ne prouve-t-on pas sa « tolérance » en réclamant ce droit pour soi-même, et les plus intolérants des hommes l'ont bien su faire, mais en le revendiquant pour les autres, et en le leur assurant, pour sa part, quoique leurs « idées » soient contraires aux nôtres.

Si Renan l'a fait j'aimerais qu'on me l'eût dit ; qu'on me le rappelât, si je devrais le savoir, et que je l'eusse oublié ; alors je saluerais volontiers en lui « un apôtre de la tolérance ». J'aimerais aussi que l'on m'apprît (car je l'ignore) comment il eût pu, quand même il l'eût voulu, faire preuve d'« intolérance ». La facilité n'en est guère donnée de nos jours qu'aux hommes politiques ou à ceux qui disposent de quelque pouvoir effectif !

pendant une semaine entière, ont été fort intéressants. Comme ils ont fort bien vu que l'opinion publique hésitait encore sur ce qu'elle devait penser de Renan, ils se sont empressés à l'aider, et selon leur habitude, ils n'ont rien omis de ce qu'il fallait faire pour la rendre un peu plus incertaine d'elle-même. « Renan est à nous » disaient les uns ! et ils faisaient des citations probantes. « Il est à nous » répondaient les autres ! et ils produisaient des passages topiques. *Le Temps*, qui est une personne conciliante et grave, insinuait que peut-être Renan était-il à tout le monde ; et il le prouvait fort congrûment. Et *le Figaro*, qui n'avait vu dans l'affaire qu'une question politique, résumait le débat en ces termes :

« La politique n'étant qu'une perpétuelle fiction, frelate et dénature tout ce qu'elle touche. Voilà Renan ! Les sectaires du Bloc, démocrates, radicaux, socialistes, athées, révolutionnaires et anarchistes de tout poil vont demain s'incliner devant sa statue, et il n'y a pas d'écrivain au monde qui ait manifesté plus violemment son dédain, son mépris, son dégoût pour l'athéisme, le socialisme, la révolution, l'anarchie, la démocratie et même la République.

« Les républicains de 1793 l'eussent certainement envoyé à la guillotine, comme André Chénier et Lavoisier. »

C'est le Renan des dilettantes et des « intellectuels », un Renan pour gens et femmes du monde, un Renan de « salons », tout « parfumé » d'aristocratisme et de « religiosité », le Renan dont il est facile de tracer, au moyen d' « extraits » de ses œuvres, une image assez ressemblante, ou du moins qui le serait, si la contraire ne l'était tout autant... et même davantage [1].

Il faut en finir avec cette équivoque ! On trou-

1. Je n'ai pas dit dans ce passage exactement ce que je voulais dire.

Je n'ai pas nié, puisque j'ai consacré ma *Quatrième Lettre* à le dire, que Renan fût d'instinct et de goût un aristocrate : sa conception de l'histoire est là pour le prouver. Mais Voltaire aussi fut un aristocrate, ou même un « conservateur » — conservateur en tout, a-t-on justement dit, sauf en religion — et cela n'empêche pas — la preuve, je pense, en est faite après cent vingt-cinq ans — qu'il soit Voltaire ; et que nos modernes jacobins le réclament à bon droit comme un de leurs ancêtres ou de leurs prophètes ; et que les « conservateurs » d'aucune espèce n'aient le moindre intérêt à le revendiquer. Pareillement Renan ! Nous ne lui devons, comme à Voltaire, que de l'admirer pour son grand talent. Mais, de le tirer, pour ainsi dire, à nous, comme on a tâché de le faire, ce serait une grave imprudence, et de le tenter seulement, ce n'a pas été, du moins à mon avis, une petite maladresse. Les ennemis de nos ennemis ne sont pas toujours nos amis, ni même toujours un secours pour nous. *Timeo Danaos*... Je me défie de Renan, même quand il est de mon opinion. Et j'essaye d'en dire la grande raison dans les dernières pages de la présente *Lettre*.

vera ce que l'on voudra dans les *Œuvres* de Renan, et j'ai tâché d'en dire les raisons. Mais parmi tous ces Renans, — M. Berthelot et M. Anatole France l'ont bien vu et bien dit l'autre jour, — il n'y en a qu'un qui soit le vrai, et c'est l'auteur de la *Vie de Jésus*. Sachons-le bien : celui que l'on a célébré l'autre jour, à Tréguier, c'est l'auteur de la *Vie de Jésus*. Ce livre, à lui tout seul, résume, concentre, explique, rassemble, unifie Renan. Renan est l'auteur de la *Vie de Jésus* comme Voltaire est l'auteur du *Dictionnaire philosophique*. Et c'est pourquoi j'ai cru devoir attendre jusqu'ici pour parler de ce livre fameux, parce que c'est lui qui va nous dire la signification et la portée des « fêtes de Tréguier ».

*
* *

A la question qui est, en un certain sens, toute la question religieuse, et qui consiste à se demander si la religion est l'œuvre des hommes ou de Dieu, la *Vie de Jésus* a donc répondu : 1° « Comment voudriez-vous qu'elle fût l'œuvre de Dieu, puisqu'il n'y a pas de Dieu ? » et 2° « Supposé qu'il y en eût un, comment voudriez-vous que Jésus

le fût, qui ne l'a pas cru lui-même, et Jésus, dont l'œuvre est fondée tout entière sur le mensonge de ses révélations et le charlatanisme de ses miracles ? » Voilà toute la *Vie de Jésus*.

Jetez là-dessus tout ce que vous voudrez, le voile de l'équivoque, et le tissu magique du style ! Promenez-nous parmi les enchantements de l'idylle galiléenne. Faites-nous observer qu'en Orient le mensonge n'est pas le mensonge ! Excusez, en les dénonçant, et ayez l'air de justifier, en les condamnant, les fraudes pieuses ! Entremêlez le blasphème d'oraisons jaculatoires à « la catégorie de l'idéal » ! Dites audacieusement : « Celui qui prend l'humanité avec ses illusions et cherche à agir sur elles ne saurait être blâmé. Il nous est facile à nous autres, impuissants que nous sommes, d'appeler cela mensonge... et de traiter avec dédain les héros qui ont accepté dans d'autres conditions la lutte de la vie. *Quand nous aurons fait avec nos scrupules ce qu'ils ont fait avec leurs mensonges,* nous aurons le droit d'être sévères pour eux ! » Eblouissez le public du jeu de vos paradoxes et de vos contradictions ! Faites dire aux mots ce que jamais ils n'ont voulu dire, et nommez du nom de « religion »

ce qui, dans toutes les langues, en a été jusqu'à vous le contraire ! Proclamez d'ailleurs « qu'entre les fils des hommes il n'en est pas né de plus grand que Jésus ». Admirez enfin, dans le christianisme, le fait le plus considérable de l'histoire du monde, et devenez-en l'éloquent, le savant, le « sympathique » historien ! Votre *Vie de Jésus* ne s'en ramène pas moins à ces deux assertions : « Dieu n'est qu'un mot, et Jésus n'est qu'un homme ! »

Nous comprenons alors la fortune que le livre a faite, et nous en voyons la liaison avec tout ce qui s'appelle du nom de « Libre Pensée ».

Il contient bien d'autres choses ! qui ne peuvent, aujourd'hui comme en 1863, que flatter les passions de nos plus fougueux et déterminés révolutionnaires. « Aucune révolution ne s'accomplit sans un peu de rudesse. Si Luther et les acteurs de la Révolution française *eussent observé les lois de la politesse*, la Réforme et la Révolution ne se seraient point faites. » Et ailleurs : « Il y a des personnes qui regrettent que la Révolution française soit sortie plus d'une fois des principes, — ceci est assez mal écrit, — et qu'elle n'ait point été faite par des hommes sages et modérés.

N'imposons pas nos petits programmes de bourgeois sensés à ces mouvements extraordinaires qui sont si fort au-dessus de notre taille. » Et ailleurs encore : « Toutes les grandes choses se font par le peuple, et on ne conduit le peuple qu'en se prêtant à ses idées... »

Ces citations peuvent suffire.

Mais quand, dans un livre tel que la *Vie de Jésus*, sur lequel un homme, de la grande et naturelle ambition intellectuelle de Renan, a joué sciemment sa fortune et sa réputation, on a écrit de ces choses, elles demeurent « acquises » ; et on peut ensuite écrire impunément *Caliban* ! Le « Bloc » reconnaîtra toujours son homme, et il aura raison de le revendiquer. C'est ce qu'ont fait les « Bleus de Bretagne ». Ils ont parfaitement compris, ou senti, que l'auteur de la *Vie de Jésus* était avec eux, et que ses goûts pouvaient bien avoir été ceux d'un aristocrate, — parce qu'il avait des sens très aiguisés et très fins et que ce sont nos sens qui déterminent ordinairement nos goûts, — mais ils ont très bien vu que ses principes étaient les leurs, et quand ces principes ne ressortiraient pas de la lecture de la *Vie de Jésus*, ils auraient encore compris qu'il

était avec eux, ne fût-ce que par la manière dont la question religieuse est traitée dans ce livre.

Oui, finissons-en avec l'équivoque ! J'ai loué largement, dans ces *Lettres*, l'écrivain, l'historien l'érudit, et je ne crois point avoir médit de l'homme. Si je l'avais fait, ce serait par mégarde, et je tiens à redire que les complaisances de sa vieillesse pour la popularité,

> Cette grande impudique
> Qui, le ventre au soleil, comme la Nymphe antique
> Livre à qui veut ses flancs ouverts.

ne sauraient faire oublier la dignité de son âge mûr, et la sincérité, la gravité de sa jeunesse. Mais il n'est plus ici question que de ses idées et de son influence, et je dis qu'en vain se réclamerait-on du droit de s'isoler dans l'indifférence de l'épicurisme, il faut être *avec* ou *contre* Renan [1].

Il est l'auteur de la *Vie de Jésus*. Si cela veut

1. C'est le cas de citer, une fois de plus, les paroles de Strauss, dans la *Préface* de sa *Nouvelle Vie de Jésus*, 1864 : « Quand on écrit sur les maîtres de Ninive ou sur les Pharaons d'Egypte, on peut n'avoir qu'un intérêt historique. *Mais le christianisme est une puissance tellement vivante, et la question de ses origines implique de telles conséquences pour le présent le plus immédiat, qu'il faudrait plaindre l'imbécillité des critiques qui ne porteraient à ces questions qu'un intérêt purement historique.*

dire que le labeur de sa vie ne s'est employé qu'à essayer d'expulser le christianisme de l'histoire et Dieu de la nature ; qu'il a travesti la vérité quand il a prétendu le contraire ; et que sa « religion », comme celles des Grecs, n'est que l'adoration de la volupté, — qu'on appelait Cypris quand elle était le plaisir des sens, et Pallas Athéné quand elle était la joie de l'esprit, — il faut enfin le savoir, et le dire, et se prononcer quand on l'a dit.

L'œuvre et l'influence de Renan, prises de haut, dégagées du réseau des subtilités sous lesquelles son insincérité naturelle s'est complu à les dissimuler, ont été bonnes ou elles ont été mauvaises. Il n'y a pas ici de distinction à faire, de nuances à discerner, ni, comme on dit, de « milieu » à tenir. Je ne sais pas ce que c'est que « le ciel des âmes pures » ou « la royauté de l'esprit » ; et Renan lui-même ne l'a pas su. Je ne sais pas comment nous pourrions être chrétiens sans l'être, et, « en nous détachant de toute la tradition chrétienne qui nous a précédés ». Je ne sais pas ce que c'est que « Cora », « Promachos », « Ergané », si ce ne sont les faux noms dont j'habille l'idolâtrie de ma propre

pensée... Que ceux donc qui craindraient de se compromettre en exprimant une opinion, se taisent. Mais dès que l'on parle, il faut se prononcer. Il faut choisir. C'est ce que les orateurs de Tréguier — à l'exception des deux ministres, si j'ai bien entendu leur discours — ont eu l'autre jour le courage de faire. Nous ne pouvions ici faire moins qu'eux ; — et toute autre conclusion de ces *Lettres* n'eût sans doute été digne ni de l'attention que les lecteurs de ce journal ont bien voulu me prêter, ni de la confiance dont m'a honoré son directeur, ni, j'ose le dire, de moi-même.

FIN

PARIS
IMPRIMERIE DE J. DUMOULIN
5, rue des Grands-Augustins.

PQ 2386 R39B8
Brunetière, Ferdinand
Cinq lettres sur Ernest Renan

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

R
2
R